Franck THILLIEZ
Laurent SCALESE



12N

FRANCK THILLIEZ

LAURENT SCALESE

L'ENCRE ET LE SANG

elb

editions la branche

S'il suffisait d'une phrase pour changer votre vie,
laquelle écririez-vous ?

À Laurent Boudin,
avec notre fraternelle amitié

1

Une fourmilière avait explosé à la surface, diluant ses millions d'insectes dans le chaos.

C'était l'étouffante impression que William Sagnier ressentait, comprimé dans une cage cylindrique, entre les deux étages du tramway à impériale de la ville. Des Hongkongais devant, dessous, au-dessus. Des grappes de cheveux noirs qui se déversaient dans la touffeur tropicale le long de Wan Chai Road, Johnston Road, Queensway. Sans oublier ce bruit, cette infernale cacophonie qui reléguait Paris au rôle de centre de relaxation. William suffoquait. Sur la pointe des pieds, il essayait d'aspirer cet air lourd qui brûlait les poumons. Il joua des coudes lorsque les portes s'ouvrirent à l'arrêt suivant, à proximité de la Bank of China Tower, inséra ses deux dollars HK dans le monnayeur et retrouva enfin l'ivresse de la rue.

Plusieurs fois, il demanda en anglais la direction du Peak Tram, le funiculaire qui grimpait sur les hauteurs. La ville l'écrasait, jouait avec lui, le compressant entre les impressionnants buildings du centre d'affaires. Il la détestait, certes, mais dix fois moins que la salope qui avait détruit sa vie.

Celle qu'il était venu tuer.

Évidemment, il n'avait pas pu apporter d'arme à feu sur le territoire d'Asie du Sud-Est, mais peu importait. À peine descendu de l'avion, il s'était rendu à Pacific Place et avait acheté un bouddha en bronze d'un kilo et demi. Il avait refusé qu'on l'emballe. Il cognerait d'abord sur les deux crânes avec la statuette, ensuite il aviserait. En fouillant la villa de Jack Malcombe, l'amant de la salope, il trouverait le fric nécessaire pour se payer un billet retour et regagner la France.

Jack Malcombe… Dans la vitrine d'une librairie, son nom apparut en gros caractères sur une affiche indiquant une séance de dédicace, ainsi que sur une couverture de livre représentant une île prise dans la tempête. Le titre du thriller était *Bloody Sea*, « Mer sanglante ». Depuis sa sortie, trois mois auparavant, le roman s'était déjà écoulé à plus de trois cent mille exemplaires en France et avait été traduit dans vingt pays, ce qui propulsait le romancier au sommet de sa carrière. Mais Malcombe n'avait jamais écrit cette histoire, et pour cause : William Sagnier, vingt-huit ans, banal professeur de physique, en était l'auteur.

La salope et Jack… Les amants maudits l'avaient dépossédé de son œuvre et privé du succès qui aurait changé sa vie.

Ruisselant de sueur sous ses vêtements, il reprit sa marche et trouva enfin

le funiculaire. L'engin à crémaillère brassait des paquets de touristes, des Américains, des Allemands, des Chinois, tous venus admirer la baie de Hong Kong depuis le plus haut point de l'île. Lui, il n'en avait rien à foutre de la vue. Dix minutes d'ascension furent nécessaires pour atteindre la Peak Tower. Sur place, il s'éloigna de la marée humaine et dévala la petite route indiquée par le plan : Lugard Road, qui conduisait à l'un des quartiers les plus chics de la ville, Victoria Peak.

La voie descendait en lacets, à travers les morceaux de jungle et les luxueuses villas accrochées au flanc de la montagne, pour la plupart héritées de riches anglais du XIXe. Enivré par les odeurs d'essence d'arbre, William s'engagea dans une allée bordée de palétuviers et de palmiers. Il touchait là toute l'ambiguïté de la ville. En moins d'une demi-heure, on passait d'une crique tranquille à un sol sursaturé d'acier et de béton, puis à la forêt semi-tropicale. La moiteur de l'air lui collait à la peau, sans oublier ce fichu décalage horaire. Perdu dans ses habits sales et humides, il n'était plus qu'une ombre.

Mais une ombre armée.

La demeure apparut. Un monstre d'architecture, de tradition britannique, qui avait coûté à Malcombe la bagatelle de quatre millions d'euros. En contrebas, la vue était vertigineuse : cinquante mètres d'à-pic, qui menaient à une autre pente dégringolant jusqu'au pied des gratte-ciel. Tout bien réfléchi, le bouddha serait peut-être inutile. Rien de tel qu'une bonne chute dans le vide.

Il fallait les prendre par surprise. Après avoir ajusté son sac à dos, il escalada la grille. Le problème, lorsqu'il atterrit de l'autre côté, se résuma à une gueule de crocs qui se jeta sur sa cuisse. Il n'avait pas vu le doberman arriver. Une douleur soudaine irradia dans ses muscles. Il se roula par terre avec un hurlement. Très vite, tout devint flou. Il y eut des grognements, des coups de sifflet, des bruits de pas. William sentit ses soixante-dix kilos décoller du sol. Des mains puissantes le saisirent et le plaquèrent contre la grille. Le chien, la truffe en sang, avait lâché prise mais gardait une position menaçante, sur l'injonction d'une voix féminine.

Le visage apparut, en arrière-plan. Une face sans rides, pure, belle. Cassandra Brandström, quarante-cinq ans, célèbre éditrice qui avait le pouvoir de transformer les rêves en réalité, et la réalité en cauchemar. La pire des ordures que le monde ait jamais engendrée, après Jack Malcombe. Flottant dans une robe blanche, presque transparente, elle s'approcha. Ses yeux bleus en amande, dans lesquels William s'était perdu tant de fois, n'exprimaient rien, pas même la surprise.

— Je savais que tu avais réussi à obtenir notre adresse. Tes appels à la maison d'édition commencent à nous exaspérer. Ne me force pas à porter plainte contre toi.

— Je…

Elle le coupa brutalement, comme elle l'avait toujours fait.

— Regarde-toi. Tu sens le… rance.

William se débattit tant bien que mal. Il ne faisait pas le poids face aux

deux bridés qui l'immobilisaient d'une poigne de fer. Cassandra ramassa le sac à dos sur le sol et le tint par les sangles. L'irritation ne creusait pas une seule ride sur sa figure de porcelaine. Les miracles du Botox.

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'as toujours pas compris ?

Elle aurait mieux parlé à son chien. William la regarda ballotter le sac de droite à gauche. Elle le dévisagea avec froideur. Son haleine sentait le bon cognac. Sa peau hâlée exhalait les fragrances orientales.

— Tu n'es rien, William. Un écrivaillon qui n'aurait pas vendu le millième de ce que vend Jack. Qu'est-ce que tu croyais ? Avoir accès à tout cela ?

Elle s'approcha du vide, tendant le bras. William serra les dents.

— Non ! Il y a mon argent, mes papiers, des vêtements. Ne fais pas ça !

La silhouette de Malcombe se dessina derrière l'éditrice. Jeune, d'une beauté à couper le souffle. Alors que Cassandra hésitait, il lui prit le sac des mains et fixa William d'un air glacial.

— Voilà à quoi se résume ta vie. Un petit sac rempli de merde.

Il balança le sac dans le vide et se frotta les mains avec une grimace de dégoût, comme s'il avait touché une chose impure. Puis il s'approcha de William, si près que son visage frôla le sien.

— Je pensais que je n'aurais plus jamais affaire à toi. Prie pour que ce soit la dernière fois qu'on se voit. Si par malheur nos chemins se croisaient à nouveau…

Il remua le menton en direction de ses sbires.

— Fichez-moi ça dehors. Et s'il revient, appelez la police.

Sans ménagement, les gardes projetèrent William à terre et refermèrent la grille. Roulant sur le sol, il se plia en deux, les mains sur la cuisse. Lorsque la douleur diminua, il leva ses yeux embués de larmes. Le couple maudit n'était déjà plus là.

Le pantalon déchiré, il se traîna jusqu'à la falaise qui bordait la route. La baie, au loin. Les bateaux léchant l'horizon. Et ces millions d'individus, écrasés par leur misère. William inspira profondément. Il avait un pas… Juste un pas à faire. C'était peut-être, au fond, le but de ce voyage. Non pas s'en prendre à eux, mais à lui. À Paris, il n'avait plus rien. Ni amis, ni travail, ni argent. Aucune raison de rentrer au bercail.

Le vide lui donna le tournis. Il ne se sentit pas le courage de plonger, pas comme ça, pas maintenant. Avant, il fallait qu'il s'enivre, histoire d'adoucir la mort. Résigné, il enfouit les mains dans ses poches. Il lui restait environ soixante-trois dollars et sa carte d'identité. Piètre résumé de toute sa vie.

Funiculaire, puis tramway. Personne ne fit attention à lui. Juste un regard ou deux sur son jean maculé de sang. Un arrêt où il eut soudain envie de descendre, dans un quartier malfamé. Boutiques sombres et crasseuses, étals de viande sur le trottoir, ruelles semblables à des coupe-gorge. Dans un café, il s'enfila trois vodkas importées à même le comptoir. Un peu ivre, il reprit son périple, défia du regard des ouvriers qui déchargeaient des caisses, des sales gueules qui crachaient dans les caniveaux. Il aurait aimé qu'on lui plante un

couteau dans le ventre, qu'on le tabasse jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ses pieds gonflaient dans ses chaussures, mais il marchait sans relâche, vers nulle part. Des odeurs de décomposition l'assaillaient, notamment sur Des Vœux Road West, la rue où s'étalaient, sur des kilomètres, des fruits de mer séchés : huîtres, calamars, murènes… Ces monstruosités lui soulevèrent le cœur, ces Orientaux étaient vraiment des tarés, ils le dégoûtaient. Autres cafés, autres verres. Direction la mer, à présent, qu'il apercevait en contrebas. Dans son ivresse, il venait de troquer le saut dans le vide contre la noyade. Se jeter dans la flotte, et sombrer.

Il traversa le quartier de Stanley Village, passa devant des temples serrés entre de vieux immeubles, emprunta les escalators qui serpentaient vers le haut de la ville, se perdit dans une rue d'antiquaires où foisonnaient des bronzes, des cuivres, des bois travaillés. Enfumés par l'encens, les vieux Hongkongais tissaient, astiquaient, exposant toutes sortes d'objets : pipes traditionnelles, échecs, faux jades.

Ce fut à ce moment qu'il l'aperçut, au fond d'un garage où s'entassaient des piles et des piles de livres.

La machine à écrire.

Un rayon de soleil léchait ses touches et la mettait en valeur. William s'approcha de cette librairie improvisée. L'alcool lui chauffait le ventre, les odeurs de parchemins lui chatouillaient les narines. Une vieille dame sans âge, aux longs cheveux blancs, tournait les pages d'un livre. Elle était d'une beauté rayonnante malgré le poids des années. Le Français s'efforça de chasser les brumes de l'alcool et se concentra sur le titre de son livre. Il avait entendu parler de cet ouvrage, vieux de plusieurs millénaires : le *I Ching*, le livre des changements. Une œuvre monumentale censée renfermer les réponses à toutes les questions. Une vie entière ne suffisait pas pour apprendre à le déchiffrer, à ce qu'on disait. Il salua la femme et s'adressa à elle en anglais :

— Il paraît que je vais mourir. Vous pouvez me dire si c'est vrai ?

Elle le fixa et marmonna dans un drôle de dialecte quelque chose qu'il ne comprit pas.

— Vieille folle, maugréa-t-il en français.

Il s'avança dans le garage où brûlait de l'encens. Les odeurs étaient agréables, les couleurs des objets s'harmonisaient avec celles des murs. Un lieu de lumière qui incitait au calme. Des centaines de livres se dressaient sur son chemin. Sur les couvertures, des gens souriants, heureux, des paysages magnifiques. Probablement des romans à l'eau de rose, un genre qu'il détestait par-dessus tout. Haussant les épaules, il s'accroupit devant la machine à écrire. Il eut l'impression qu'elle lui souriait. Les trois rangées de touches se tordaient en une bouche sensuelle. Bien qu'elle ressemblât à une Oliver datant de la moitié du XIXe, elle n'avait pas de marque. Couleur kaki, alphabet latin, touches hexagonales. Également réparties de chaque côté, les tiges évoquaient deux pupilles de serpent. Une feuille vierge et poussiéreuse était engagée dans le rouleau.

Dessus, une phrase : « I’m yours. »

Je suis à toi.

William se tourna vers la femme.

— C’est vous qui avez écrit ça ?

La vieille femme ne le regarda même pas. William soupesa l’engin. Environ une dizaine de kilos. Exactement ce qu’il lui fallait. Il ne put s’empêcher de l’essayer. Du bout des doigts, il se mit à taper, sous « I’m yours » :

Je m’appelle William Sa

Le ruban d’encre s’immobilisa. Il plissa les yeux, chercha la lettre G. Pas de tige arrachée ni de touche cassée. La machine avait été fabriquée ainsi, sans le G. Il se redressa puis compta les lettres de l’alphabet. Vingt-cinq. Bizarre.

Il se tourna vers la marchande et demanda :

— Combien vous la vendez ?

Elle mit un temps à s’arracher à sa lecture. Lorsqu’elle vit ce que William montrait de l’index, ses yeux d’un bleu profond s’illuminèrent.

— Cinquante dollars.

Elle parlait un anglais approximatif. Il fouilla dans ses poches, défroissa quelques billets, fit tinter les pièces.

— Trente-deux dollars et vingt cents. C’est tout ce que j’ai.

Il avait menti. Il n’avait pas besoin du reste de l’argent puisqu’il avait décidé de mourir, mais il estimait que la machine ne valait pas cinquante dollars. Il refusait de se laisser abuser par cette vieille roublarde.

Elle fit un signe de tête négatif.

— Il manque la lettre G, insista-t-il. Sans G, on ne peut rien faire. Trente-deux dollars et vingt cents, c’est plus que suffisant pour une machine inutilisable.

— Il y a toujours moyen de remplacer un mot par un autre, objecta-t-elle avec un sourire.

— Non. Je m’appelle Sagnier, avec un G. Je ne peux pas contourner l’essence de ce que je suis.

— Si, vous le pouvez. Et vous le ferez.

Exaspéré, il désigna le *I Ching*, bardé d’idéogrammes incompréhensibles.

— C’est lui qui vous l’a dit ?

— Il me parle depuis cent cinquante ans, approuva-t-elle. À peu près l’âge de la machine. Et le mien.

William leva les yeux au ciel.

— Vous avez cent cinquante ans, bien sûr, soupira-t-il. Et moi, quatre-vingt-dix. Alors, vous me la laissez ou pas ?

À sa grande surprise, elle finit par tendre la main. Il y déposa l’argent.

— Elle est à vous, lâcha-t-elle après avoir recompté.

Elle le dévisagea d’un air préoccupé.

— J’espère que vous êtes un homme bon.

— Plus pour très longtemps, malheureusement…

Il ôta la feuille du rouleau, la plia, la fourra dans sa poche et prit la machine. Ça allait être lourd, mais le port n'était qu'à quelques centaines de mètres. Au moment de quitter le garage, il avisa un amas de cordages.

— Je peux prendre une corde, s'il vous plaît ?

Le soleil de juillet déclinait, arrachant des miroitements secrets à la mer de Chine. William se tenait au bord d'une jetée, à proximité du centre de convention de Hong Kong et du hall d'embarquement des ferries. Des chantiers de construction progressaient sur l'eau. Les buildings poussaient comme des champignons. La soif de conquête de l'homme était sans limites. Jusqu'où irait-on pour l'argent, le pouvoir ? Que deviendrait cette pomme pourrie dans quinze ou vingt ans ?

William ne serait plus là pour le voir. Méticuleusement, il avait relié la corde à la machine à écrire. Avec des gestes lents, il passa cet étrange collier lesté autour de son cou. Ainsi harnaché, il coulerait à pic. Il contempla une dernière fois l'immensité. La baie de Hong Kong offre l'une des plus belles vues du monde. Un chouette endroit pour mourir.

Il se toucha le visage avec une grimace. Ça brûlait : quelques heures à Hong Kong avaient suffi pour qu'il prenne un méchant coup de soleil. La douleur serait de courte durée. Dans un soupir, il tira sa carte d'identité de la poche de son jean. Ça faciliterait le travail de ceux qui le repêcheraient. En le voyant, Cassandra serait sans doute sous le choc. Son corps dévoré par les poissons donnerait une image saisissante du mal qu'elle était capable de faire.

Il regarda une dernière fois sa photo et eut un sourire triste. À l'époque, il avait les cheveux longs, d'un beau brun, et les sourcils plus épais. Il était allé jusqu'à les couper, s'épiler, faire du sport à outrance, rien que pour plaire à celle qui lui avait tout promis. En définitive, elle avait fait de lui un esclave, l'avait aveuglé, dans un seul et unique but : qu'il termine son roman. Une fois qu'il avait accouché de ce texte, au bout de deux ans, elle n'avait pas hésité à le lui voler et à le donner à Malcombe, son amant secret. Le pire de ses ennemis. Cet enfoiré n'avait eu aucun scrupule à s'approprier *son* travail. Cassandra et l'écrivain-séducteur l'avaient magnifiquement entubé.

Alors qu'il posait la carte plastifiée sur la jetée, il crut que son cœur allait lâcher. À côté de l'intitulé « Prénom » était bien inscrit « William ». Après « Nom » était marqué « Sa ».

Si l'on en croyait sa carte d'identité, il s'appelait désormais William Sa.

2

Sa carte d'identité d'un côté, la feuille A4 de la machine de l'autre.

Un seul et même nom sur les deux : *William Sa*.

Encore sous le choc, il trempa une patte de poulet dans la soupe de nouilles. Il avait trouvé ce *dai pai dong*, où l'on mangeait pour moins de deux dollars, à proximité du port. La machine à écrire était sur la table, devant lui. Entre deux bouchées, il l'examinait sous toutes les coutures, cherchant une marque, une référence, quelque chose. Rien. D'où venait cet engin ? Comment expliquer ce qui s'était produit sur le port ?

Dans un coin, un homme parlait au téléphone en anglais. Prétextant un vol dans la rue, William lui emprunta son portable, appela les renseignements en France, puis le bureau de l'état civil d'Avignon. D'après la fonctionnaire à l'autre bout de la ligne, aucun William Sagnier ne figurait sur les registres. Par contre, un certain William Sa était bien né le 30 mai 1982 à Villeneuve-lès-Avignon.

K.-O. debout.

Après avoir rendu le portable, William paya et partit avec la machine. Il avait besoin d'un endroit calme pour faire le point. Une fois dehors, il prit le ferry, cheveux au vent, direction le quartier bruyant et surpeuplé de Kowloon, où il pourrait loger pour pas cher, s'allonger et réfléchir. Sa machine trônait sur un siège, à ses côtés. Il la fixa tout le temps de la traversée et la serra dans ses bras lorsqu'un homme au visage bandé, les yeux cachés par des lunettes noires, s'assit près de lui. Mal à l'aise, il finit par changer de place.

Parvenu à destination, il se remit à marcher. Ses muscles l'élançaient. Il n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures, sans oublier le décalage horaire. Dans un regain d'énergie, il s'aventura sur des marchés nocturnes où l'on vendait de tout : téléphones portables, oiseaux, gadgets, contrefaçons, séances de voyance. Il dénicha un sac à dos suffisamment grand, dans lequel il glissa l'engin. Il serra la bride, plaça le sac devant lui de façon à l'avoir bien en vue, et disparut dans la cohue. Une pensée lui traversa l'esprit : comment arrivait-il à s'orienter alors qu'il n'avait jamais fichu les pieds dans cette ville ? Il s'étonnait de faire les choses naturellement, sans se poser de questions, comme si sa petite voix intérieure lui indiquait la marche à suivre.

Remontant l'interminable trottoir, il ne prêtait pas attention au flux de voitures ni aux allées et venues des piétons. Ces particules gravitaient inlassablement autour du quartier et s'aggloméraient en grappes étouffantes.

Malgré son mal de crâne, il essaya de comprendre ce qui s'était passé, deux heures plus tôt. Sous l'impulsion d'une machine à écrire, un objet inanimé par définition, sa vie avait amorcé un virage à cent quatre-vingts degrés. Son esprit cartésien devait se rendre à l'évidence : soit il avait perdu la raison, soit cette machine avait le pouvoir d'insuffler la vie aux mots.

Peut-être avait-il trop bu. Peut-être avait-il été piqué par une saloperie d'insecte. À moins que ce ne fût cette pourriture de Cassandra. Sous l'emprise du succube, il avait cessé de voir des gens du jour au lendemain. Plus d'amis ni d'ennemis. Ni même de famille, depuis la disparition de ses parents dans le crash du Concorde à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Dire qu'ils avaient économisé deux ans pour s'offrir le voyage de leurs rêves.

Il était seul au monde.

Seul, au milieu de millions d'insectes grouillants.

Face à lui, la gueule de Nathan Road crachait ses flammes. Des centaines d'enseignes multicolores, suspendues comme des lampions géants. Bien que la nuit s'étalât, épaisse et moite, la ville bouillonnait toujours autant. Tout en se frayant un chemin dans la populace, William compta l'argent qui lui restait. Des cacahuètes, pas même de quoi se payer un hôtel potable. Il était bon pour louer une *guest house*. Les chambres bas de gamme pullulaient à Kowloon, notamment à Chungking Mansions, un ensemble d'immeubles qui tombaient en ruine et où se réfugiaient les exclus de la société, les marginaux, les vendeurs de paradis artificiels et les exécuteurs des triades recherchés par la police. Même les autorités rechignaient à y mettre les pieds.

L'endroit idéal pour un homme qui n'avait plus rien à perdre.

Il leva la tête pour contempler les immeubles délabrés qui semblaient toucher le ciel. Dix-sept étages s'étalant sur cinq blocs. Une galerie marchande occupait le rez-de-chaussée : boutiques de DVD, de téléphonie, restaurants pakistanais. Chargés de cartons, des Africains comptaient faire profiter leur pays du « Made in China ». Ça sentait l'illégalité à plein nez. Il dénicha le cagibi où le gardien louait des chambres. L'homme, monsieur Chan pour les habitants, parlait anglais. Il le guida jusqu'à la queue qui attendait devant l'ascenseur. Trois rabatteurs vinrent à la rencontre du Français, tentant de lui fourguer de la came, des cigarettes, de l'électronique. Protégeant son sac, William s'engouffra dans l'ascenseur avec les autres. Des faces ravagées par la fatigue, la pauvreté, l'alcool et la drogue. Leurs bras étaient couverts de traces de piqûres, leurs yeux brillaient. Au fil de l'ascension, les épaves se répandirent dans les étages, regagnant les cages à lapins. Comment pouvait-on vivre dans un cloaque pareil ?

Le gardien le conduisit au quatrième étage. Les murs étaient criblés de balles. Chan expliqua que des zonards destroy avaient refait la décoration à coups de fusil à pompe. Il s'avança dans le couloir étroit.

— Vous restez combien de temps ?

— Je n'en sais rien. J'ai encore… six dollars. Mais j'en garde deux ou trois pour manger.

— C’est deux dollars la nuit.

Sur ce, il tendit la main. William hésita avant d’y déposer quatre billets. Pas de facture, évidemment.

Voilà, c’était fait : deux nuits à crécher ici, avant la fin de tout.

La porte d’une chambre s’ouvrit soudain sur une jeune femme. Type asiatique, la trentaine. Ses cheveux de jais, raides et longs, descendaient jusqu’à sa taille. Elle cala une mèche d’ébène derrière son oreille, dégageant son visage régulier, d’une grande beauté. Étrangement, la mélancolie dans ses yeux la rendait encore plus attirante. Cette apparition cloua William sur place. Qu’est-ce que cette fille foutait dans cette turne ? Une pute ? Une mafieuse ? Où allait-elle si tard ? Il l’observa tandis qu’elle s’éloignait, s’attardant sur l’idéogramme tatoué sur son épaule d’albâtre.

— Mei Lee, lâcha le gardien, amusé par sa réaction.

William fit volte-face.

— Hein ?

— C’est son petit nom. Une Philippine. Elle est femme de ménage dans une banque du quartier de Central.

Le Français secoua la tête.

— Je m’en fiche.

Chan sourit.

— Vos yeux disent le contraire.

— Mes yeux disent surtout que vous devriez vous occuper de vos oignons.

Le gardien s’arrêta au fond du couloir, introduisit une clé dans la serrure de la chambre 43, la retira après avoir ouvert et la planta dans la main de William. Alors qu’il repartait, ce dernier l’entendit marmonner : « Putain de Français. »

Sa chambre… Ou plutôt, son taudis. Environ neuf mètres carrés, la superficie d’une cellule de prisonnier. Le mobilier se limitait à une table, une chaise, un réchaud à gaz et un matelas jeté à même le sol. Une prise, dont les fils électriques dégueulaient des murs. L’odeur de renfermé se mêlait à celle du tabac froid, piquant la gorge. Et ces bruits, ces cris qui traversaient les cloisons, les vitres. La rumeur de la ville s’insinuait dans le moindre interstice. William déposa le sac à dos sur la table et s’empressa d’ouvrir la fenêtre. D’autres odeurs, de pollution et d’huile rance, montèrent de la rue et prirent le relais. Nauséeux, il referma aussitôt.

Après s’être barricadé à double tour, il enleva sa veste et se laissa tomber sur le matelas. C’était l’heure du bilan. Il avait toujours détesté cette expression. S’il avait su que l’histoire se terminerait ici, dans ce maelström de pourriture, dans ce pays où il perdait ses repères et où la folie semblait le guetter à tous les coins de rues, il se serait tiré une balle dans la tête depuis belle lurette. Cela faisait vingt-huit ans qu’il tournait en rond dans le tunnel de ses angoisses. Une enfance et une adolescence sans éclat, des parents absents, accaparés par leur travail, une déception amoureuse qui l’avait laissé exsangue, un travail d’esclave qui ne lui inspirait que lassitude et morosité.

Un jour, Cassandra avait agité une lumière à la sortie du tunnel, pour mieux l'attirer dans ses filets et le flouer. Naïvement, il l'avait suivie et s'était laissé éblouir. Il l'avait rencontrée à un dîner chez des amis. En apprenant qu'elle était éditrice, il avait sympathisé avec elle. Le lendemain, profitant de l'opportunité, il lui avait envoyé un mail avec, en pièce jointe, la moitié du thriller qu'il était en train d'écrire. Emballée, elle l'avait encouragé à continuer, sans toutefois lui proposer un contrat, et pour cause. Elle avait déjà planifié la suite des événements. Lorsque l'instinct de survie reprenait le dessus et que le doute s'insinuait en lui, elle employait les grands moyens : elle le mettait dans son lit. Une nuit de plaisir entravait les velléités d'action du jeune homme.

La chair déteint sur l'esprit, c'est bien connu.

Cassandra avait su se rendre indispensable et tirer parti de sa faiblesse. Elle l'avait déplacé à sa guise sur l'échiquier de ses ambitions, comme un vulgaire pion. Elle l'avait enfermé dans une prison dorée. Envoûté, il n'avait même pas cherché à savoir où elle gardait la clé. Le thriller achevé, elle se l'était approprié et l'avait refilé à Malcombe, l'auteur le plus célèbre de sa maison d'édition. Au regard de la loi, une idée non protégée ne vous appartient pas. Bien trop naïf et aveugle, William l'ignorait. Avec habileté et perversité, la manipulatrice avait attendu le dernier acte de la pièce pour actionner le siège éjectable sur lequel elle l'avait installé dès le début, sans qu'il s'en aperçoive. « Il y a des poignards dans les sourires des hommes », disait Shakespeare. Ainsi, il était passé de la prison dorée au caniveau. Du jour au lendemain, elle l'avait rayé de sa vie.

Aujourd'hui, il n'avait pas d'argent, pas de métier, pas d'avenir. Malgré tout, il était hors de question qu'il retourne dans ce lycée privé de Versailles, à enseigner la physique à des fils à papa. Il aurait l'impression de revenir à la case départ. En un an, sa façon de voir le monde avait changé. Une année au cours de laquelle il s'était senti vivant, pour la première fois depuis le décès de ses parents. Cassandra Brandström avait façonné un autre William Sagnier. L'amour avec la femme de sa vie – du moins l'avait-il cru –, la promesse d'une publication – le rêve qu'il caressait –, les voyages, les palaces, tout cela avait bouleversé son existence et redéfini ses priorités. Il avait atteint le point de non-retour. On vit bien tant qu'on ne sait pas que l'herbe est plus verte ailleurs.

Maintenant qu'il savait, il ne serait plus jamais le même.

Il eut le sentiment d'un beau gâchis et des larmes naquirent dans ses yeux. Il pensa à Jack Malcombe, l'imposteur, et la rage chassa le désespoir. Ce fumier paradait dans les salons du livre du monde entier, dédicaçant *Bloody Sea*, son roman, à des étudiantes et des mères au foyer émoustillées par son intelligence et son charisme. Combien d'auteurs la garce et lui avaient-ils dupés ? Ce salaud avait-il seulement écrit une seule ligne de ses best-sellers, des romans d'horreur sans âme ? Outre son cruel manque d'imagination et son désintérêt pour la lecture, il ne maîtrisait pas du tout les techniques d'écriture. Un béotien qui maniait la syntaxe, la grammaire et l'orthographe avait autant de finesse qu'un maçon une truelle.

Croire qu'on est un écrivain ne signifie pas qu'on en est un.

Le regard de William obliqua vers le sac à dos. Il se leva, tira la fermeture Éclair et sortit l'engin. Puis il s'assit, déplia la feuille et l'inséra dans le rouleau. Chacun de ses gestes lui parut stupide, mais une force irrésistible le poussait à les exécuter.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

Les mains au-dessus du clavier, il bougea les doigts pour les dégourdir. Il réfléchit quelques secondes et, dans un soupir, écrivit :

Il pleut sur le quartier de Kowloon.

Sur ce, il quitta la chaise et se dirigea vers la fenêtre, sans réelle conviction. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Rien ne se produisit, évidemment. Toujours la nuit et cette chaleur qui enveloppait la ville. Il étouffait. Il se gratta la joue d'un air contrarié et revint sur ses pas. Il relut la phrase, consulta sa montre : 22 h 38, heure locale.

Il se pencha en avant, manœuvra le rouleau de façon à monter la feuille d'un cran et tapa :

À 22 h 39, il pleuvra à torrent
sur le quartier de Kowloon, pendant dix minutes.

Le pas traînant, il se dirigea vers la fenêtre, le regard rivé sur le cadran de sa montre. À 22 h 39, à quelques secondes près, un coup de tonnerre retentit. Le ciel se couvrit de nuages. Le front collé contre la vitre, il manqua défaillir.

Ça marchait.

Il contempla ce tableau apocalyptique avec un mélange de fascination et d'incrédulité. L'averse s'abattit sur la ville. Un vent de panique souffla sur la fourmilière. Les piétons coururent en tous sens pour fuir la mitraille. Une pluie diluvienne en plein mois de juillet, il y avait de quoi les affoler, ces larves. Abasourdis, certains restaient plantés au milieu de la rue et fixaient le ciel. Trempés jusqu'aux os, les junkies de Chungking Mansions riaient aux éclats.

Avec fébrilité, William retourna s'asseoir. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il avait vu. Il suffisait de taper des mots sur le clavier de la machine, de les coucher sur le papier, pour leur insuffler la vie. Les situations décrites devenaient réalité. La perspective d'exercer un contrôle sur les choses et les personnes, d'avoir prise sur les événements, lui fit oublier tous ses ennuis et le gonfla à bloc. Avant de s'emballer, il devait s'assurer que le hasard n'avait rien à voir avec ce qui venait de se produire. Jusqu'ici, les coïncidences ne lui avaient pas porté chance.

Comme la pluie tambourinait contre la vitre, il pianota, sans vraiment réfléchir :

À 22 h 43, Mei Lee passera sous ma fenêtre,
s'arrêtera et m'adressa un sourire.

Il hésita puis ajouta :

Elle sera vêtue d'un tailleur blanc et s'abritera
sous un parapluie fuchsia.

Après avoir jeté un œil sur sa montre, il regagna la fenêtre, dans un état second. En contrebas, parmi les gens qui couraient, une silhouette élancée s'approcha de l'immeuble. Dans son tailleur, la Philippine évoquait un ange tombé du ciel. Les gouttes d'eau crépitaient sur le parapluie fuchsia qu'elle serrait fermement. À trois ou quatre mètres de l'entrée du bâtiment, elle s'immobilisa. William retint sa respiration, guettant le clou du spectacle. Comme dans une scène de film passée au ralenti, Mei leva la tête, planta ses yeux dans les siens et sourit. L'émotion l'envahit.

La scène ne dura qu'une minute. Évanescente, l'image de la jeune femme se dilua progressivement dans l'averse. Le parapluie disparut dans les ténèbres.

William revint sur terre. Encore sous le choc, il fixa la machine. Inerte, vieille, poussiéreuse, avec un sourire édenté. Et pourtant capable d'accomplir des miracles. Il fondit sur elle et écrivit :

Qui es-tu ?

Il fixa la gueule noire qui semblait lui sourire. Rien ne bougeait.

Je t'ordonne de répondre : qui es-tu ?

Immobiles, les touches de la machine brillaient sous le halo de l'ampoule. William se frotta le menton. Qu'avait-il espéré ? Qu'elle se mette en action ? Un bruit de pas l'arracha à sa rêverie. Quelqu'un montait l'escalier. Il reconnut la voix de M. Chan, enrouée par le mauvais tabac. Une idée lui traversa l'esprit, si choquante qu'il s'empressa de l'écarter. Réflexion faite, cela pouvait être un excellent test. Il reporta son attention sur sa nouvelle amie.

Les touches grincèrent à chaque frappe, les petits poussoirs étaient agréables au toucher, comme des caresses sur la pulpe de ses doigts :

À 22 h 50, Chan manquera une marche et chutera dans la ca

Pas de G pour écrire « cage ». Se remémorant la phrase de la marchande au beau visage, William sourit : « Il y a toujours moyen de remplacer un mot par un autre. » Ainsi, elle était au courant. Elle connaissait le pouvoir de la machine. Elle prétendait avoir cent cinquante ans. Et si elle avait allongé sa durée de vie dans l'unique but de lire et de comprendre le *I Ching* ? William secoua la tête. Pourquoi n'en avait-elle pas profité mieux que ça ? Pour quelle raison vivait-elle comme une malheureuse, au fond de son garage, alors qu'elle pouvait avoir le monde à ses pieds, la fortune, la gloire et la postérité ? William songea aux détails techniques. Que se passerait-il lorsque le rouleau d'encre serait épuisé ? La Oliver fonctionnait-elle avec n'importe quel ruban ? Avec d'autres feuilles de papier ?

Pour l’instant, il fit abstraction de toutes ces questions et revint à sa phrase.

Contourner les mots…

À 22 h 50, Chan manquera une marche et chutera dans les escaliers.

Il ne put s’empêcher de ressentir une joie immense en entendant, la minute d’après, le gardien dégringoler. Il effleura le chariot de la machine du bout des doigts, avec le respect dû aux reliques sacrées. Elle était vraiment magique.

La partie n’était pas terminée. Les pensées fusaient dans sa tête. Il voulait tout essayer. Mais par quoi commencer ? Il y avait tant à faire ! Le martèlement de la pluie cessa brutalement. Dix minutes de déluge, se rappela-t-il. Il avait maîtrisé ce qu’aucun homme, aujourd’hui, n’était capable de contrôler. En une vulgaire petite phrase.

Météo, bourse, tiercé, loto, casino, tout cela était à sa portée. Il pouvait vivre et revivre à satiété les rêves du commun des mortels. Cette perspective l’excita et il fit les cent pas dans son clapier, incapable de tenir en place. Soudain, un nuage assombrit le ciel bleu dans sa tête, et la même question revint : pourquoi la marchande avait-elle choisi de croupir dans ce garage ?

Avec précaution, il glissa la machine dans le sac à dos et se hâta vers la sortie. En passant devant le lavabo qui faisait office de salle de bains, il stoppa net. Le miroir accroché au-dessus emprisonnait son reflet. Une fêlure dans le verre coupait son visage en deux. Il eut l’impression de se regarder dans la glace déformante d’une fête foraine. De la peau se détachait de son front. Il pelait de plus belle à cause du coup de soleil. Il se rapprocha du miroir, tint une fine pellicule entre l’index et le majeur, la décolla. Il y eut un petit crissement. Avec un sourire, il en fit une boule qu’il jeta par terre.

Une seconde peau, pour une seconde vie.

Dans le couloir, des gens allaient et venaient avec une inquiétude fébrile. Des pauvres, des laissés-pour-compte, des victimes du Hong Kong à deux vitesses. En descendant l’escalier, il comprit le pourquoi de cette agitation. Chan avait fait une chute mortelle. Il gisait sur le palier, les membres tordus, tel un pantin désarticulé. Du sang s’échappait de son crâne et formait une flaque visqueuse. Agenouillée devant lui, les larmes aux yeux, une femme le serrait dans ses bras. William ne vit pas la mort du gardien mais la conséquence d’un processus insensé, incompréhensible, qui le fit s’interroger : il n’avait pas précisé si l’homme devait vivre ou mourir. Il n’avait pas non plus indiqué de quel Chan il s’agissait. Ce nom devait être très courant en Asie. Comment la machine avait-elle su lequel choisir ? Réussissait-elle à se connecter à son esprit ? Était-il possible de revenir en arrière ?

Il s’accroupit dans un coin et tapa sur le clavier :

À 23 h 00, Chan va se relever et marcher.

Il attendit. Le moment venu, rien ne se produisit. Chan ne se releva pas.

Mort, définitivement mort… Ainsi, certains processus étaient irréversibles.

Troublé par cette expérience, William quitta l'immeuble.

Parvenu à Nathan Road, il eut de nouveau la sensation de pénétrer au cœur de la fourmilière. La lumière des enseignes au néon et des panneaux publicitaires éclatait dans la nuit. La ville ne dormait jamais. Les trottoirs charriaient les piétons. Sur la chaussée, le trafic battait son plein. Dès que le feu passait au rouge, des bips agressifs, de plus en plus rapides, enjoignaient aux gens de traverser. Les artères dégueulaient de la tôle à n'en plus finir. Une file ininterrompue de voitures, de bus et de taxis qui se frôlaient puis se repoussaient à coups de klaxon. Les vélos tentaient de survivre dans cette jungle, se faufilant entre les mastodontes. Le bruit, les lumières, les couleurs, les mouvements, tout cela épuisait les sens et portait sur les nerfs.

Hong Kong était un hurlement permanent.

Les tympans vrillés par le vacarme, William ôta les mains de ses oreilles et s'assit en tailleur à un arrêt de tram, à l'intersection de Peking Road et de Nathan Road, à une cinquantaine de mètres du Peninsula Hotel, l'un des palaces les plus chics du monde. Personne ne prêta attention à lui tandis qu'il déballait sa machine. Tout autour de lui, des centaines de pieds foulaient le sol, se disputaient le moindre centimètre carré. Pour la seconde fois, il s'apprêtait à ébranler la colonie d'insectes. Il allait faire de cette rue son terrain de jeu, et de ces gens ses marionnettes.

Il inspira, inséra la feuille froissée et déclencha l'offensive :

À 23 h 09, on n'entendra plus aucun klaxon sur Nathan Road.

À l'heure dite, les avertisseurs se turent en même temps, comme si un trou noir avait aspiré tous les sons. Les piétons se figèrent dans un mouvement synchronisé. La stupéfaction et la peur se lurent sur les visages : ce silence était anormal. Au volant d'un cabriolet Geely, un automobiliste continuait d'appuyer bêtement sur le klaxon. William savoura ce silence de cimetière avant de poursuivre :

À 23 h 11, les feux tricolores s'éteindront.

Ce qui eut pour effet de perturber la circulation et de provoquer une réaction en chaîne. Une voiture qui arrivait à vive allure de Moby Road percuta un bus. Le choc fut si violent qu'un voyageur passa à travers le deuxième étage du car et atterrit sur la chaussée. Une moto l'écrasa dans la foulée. Vague après vague, les véhicules venant de Granville Road et de Cameron Road entrèrent en collision avec ceux de Nathan Road, dans un fracas de vitres brisées et de tôles froissées. William avait le sourire de l'enfant qui assiste à la ronde des autotamponneuses sur un circuit. Sauf que ce n'était pas un jeu. Il n'entendait pas des rires mais des cris de terreur. Les pilotes des bolides ne s'amusaient pas, ils mouraient à la pelle.

William était pris de frénésie. Ivre, survolté, inconscient, tel un gosse avec le jouet de ses rêves. Ses doigts couraient sur le clavier :

À 23 h 17, les panneaux publicitaires voleront en éclats.

Il se mit à l'abri. Il constata le léger décalage entre l'heure indiquée par sa montre et celle où la prédiction se réalisait. Trois ou quatre secondes d'écart. La machine se basait sur une heure qui n'était pas tout à fait celle indiquée par sa Casio *made in China*, mais peu importait. Les enseignes qui surplombaient la rue se mirent à exploser, projetant des gerbes d'étincelles en tous sens. L'une d'elles se détacha de la façade d'un immeuble, tomba à la verticale et déchira la carrosserie d'une berline comme s'il s'agissait d'une feuille de papier. La conductrice fut décapitée.

Sous l'emprise de la panique et de la colère, les gens commencèrent à s'insulter et à se frapper. Bêtes et disciplinés, les Hongkongais sortaient enfin des rails. William n'eut pas besoin d'écrire la suite. Le chaos s'étendit jusqu'au New World Center, et même au-delà. Il se leva pour contempler son œuvre, effrayé, choqué, fasciné. Baignant dans la moiteur des réverbères, l'avenue n'était plus qu'un champ de ruines. Les blessés gémissaient, les carcasses fumaient, les cendres flottaient dans l'air du soir.

L'odeur du sang emplit les narines de William et lui monta au cerveau. Enivré, il dodelina de la tête. Revenu sur terre, il rangea la machine dans le sac.

— « J'espère que vous êtes un homme bon », dit-il en imitant la voix de la vieille marchande.

Il rit en cascade, comme un fou amusé par sa propre folie.

Cet engin magique pouvait lui ouvrir les portes du monde.

Et le monde commençait ici, à Hong Kong.

3

Soutenue par l'Alliance française et les organismes liés à l'ambassade de France, Cassandra Brandström voulait faire de la séance de dédicace, qui débutait à 11 heures, un événement culturel incontournable pour les communautés étrangères de Hong Kong. Le but n'était pas de rameuter les lecteurs anglophones et francophones – elle s'en fichait royalement –, mais de faire parler du livre dans les médias. Pour le moment, les éditeurs d'Asie du Sud-Est étaient encore réticents à traduire *Bloody Sea*, jugé trop sanglant et immoral. Cependant, Cassandra comptait sur ces rendez-vous, dont la dédicace était le fer de lance, pour les convaincre. Il y avait beaucoup d'argent à la clé.

Après avoir ôté son cache-yeux et ses boules Quiès, elle laissa Jack dans le lit bambou et s'avança, nue, jusqu'à la fenêtre. Les orteils enfoncés dans la moquette hors de prix, elle appuya sur un bouton, déclenchant l'ouverture des persiennes. Un rayon de soleil s'invita dans la pièce, sur son corps, comme le trait d'un scanner. Il remonta le long de ses jambes parfaites, de son ventre plat, de ses seins refaits, et finit par lui croquer le visage avec douceur. En contrebas, les deux gardiens se tenaient devant la grille. Quatre chiens allaient et venaient, oreilles dressées, à l'affût. Cassandra fronça les sourcils. Quatre chiens, alors qu'elle n'en possédait que trois ? Wu et Feng ne lui avaient pas demandé l'autorisation d'amener un nouveau doberman. Peu importait, l'essentiel étant qu'elle fût protégée. Depuis la visite de William Sa, elle avait préféré relever le niveau de vigilance. Un animal blessé peut être dangereux. Les horreurs que William avait décrites dans son thriller ne plaidaient pas en sa faveur : victimes violées, tuées et mutilées sur des scènes de crime défiant l'imagination. On ne pouvait pas lui reprocher de manquer d'idées perverses.

Premier réflexe de la journée : consulter son iPhone. Le classement hebdomadaire des meilleures ventes de romans dans le *New York Times* illumina sa matinée. Cinquième position pour *Bloody Sea*, en progression de deux places. Du jamais vu pour une fiction française. Avec une annonce pareille, sa maison d'édition ne tarderait pas à s'imposer sur le marché asiatique.

Dans la salle de bains, elle fit couler l'eau dans la baignoire et y versa un tas de produits pour la peau. En se regardant dans le miroir, elle tressaillit. Elle porta la main à son visage, horrifiée. Prise de panique, elle se rua dans la chambre et secoua Jack qui ronflait.

— Jack ! Mon visage !

L'écrivain ouvrit les yeux et se redressa mollement, l'esprit embrouillé. Il se rappela : le caviar, le champagne, leur nuit d'amour. Cassandra savait l'ensorceler. De la main, il écarta les sous-vêtements du matelas et se leva. Le caviar lui avait laissé un goût amer dans la bouche : ces œufs de poissons le faisaient gerber. Pourquoi en avait-il ingurgité de pleines cuillères, alors qu'il détestait ça ?

— Qu'est-ce qu'il a, ton visage ?

Cassandra fit courir son index le long de son front.

— Là ! La ride ! On dirait le Grand Canyon !

Malcombe sourit. Dents bien plantées, fossettes craquantes, yeux bleus. S'il vendait autant de livres, c'était aussi parce qu'il était beau gosse et rayonnait à la télé.

— Allons, tu as quarante-cinq ans mais t'en fais dix de moins ! Tu sais, les femmes commencent à avoir des rides à partir de trente ans.

— Les femmes peut-être, pas moi.

Il déposa un baiser sur ses lèvres.

— Inversons le problème. Si j'avais davantage de rides, si je devenais laid, tu voudrais encore de moi ?

— Pour rien au monde, asséna-t-elle sans hésiter. La négligence chez un homme me répugne. Et je ne supporte pas la laideur.

Le sourire de Jack se figea. Vexé, il changea de sujet.

— Au fait, combien sommes-nous ?

— Progression de trois places.

Il prit la mesure de cette révélation. Le top 5. Cela signifiait une explosion des ventes, de nouvelles interviews, des voyages.

— Je suis devant Bachman ?

— Il a reculé de deux places.

— Ça, il va très mal le vivre, se réjouit-il.

Sans l'écouter, Cassandra disparut en courant, les mains sur son visage. Jack enfila sa robe de chambre et descendit dans le salon, où l'attendait un petit déjeuner européen et le *New York Times*. Même si les cours n'amélioraient pas sa pratique de l'anglais, il s'était habitué à survoler la presse américaine. Cela donnait la classe dans les palaces et, finalement, ces artifices faisaient partie de son personnage.

Dans le journal, toujours la même rengaine : un volcan paralyse l'espace aérien européen. Wall Street s'effondre de dix pour cent en cours de séance, avant de se reprendre. Une erreur de trader, paraît-il. Crise, malheurs, pays au bord de la faillite… Les déconvenues et la pauvreté de la populace ne l'intéressaient pas. Croquant dans une fraise, il se rendit à la page du classement des meilleures ventes de livres. Il posa sa serviette de manière à ne voir qu'une ligne à la fois. Il aimait ce petit jeu, commencer par le vingtième rang et monter progressivement, jusqu'à ce que son nom apparaisse.

Sur le papier, toujours les mêmes auteurs, qui se disputaient le bout de gras. Blake, Forrester, Graskovich, Neville, Drax, Bachman… Plus sa main

progressait vers le haut, plus Jack éprouvait du plaisir. Il imaginait ces idiots faire exactement la même chose, il les voyait se tirer les cheveux parce qu'ils perdaient une place ou étaient devancés par un Français. Dans le milieu de l'édition, ce classement était le centre du monde. Il faisait et défaisait les carrières.

Grace Mac Donald occupait la cinquième place.

Sa cinquième place.

Malcombe ôta brusquement la serviette. Il parcourut le classement une, deux, dix fois. Pas de *Bloody Sea*. À quoi rimait cette farce ? Il se leva, fébrile, et détailla la manchette : le journal datait bien d'aujourd'hui. Furieux, il s'en prit d'abord au majordome, qui lui assura être allé chercher le *Times* à l'endroit habituel, tôt ce matin, puis il débarqua comme une furie dans la salle de bains. Toujours nue, Cassandra tirait sur la peau de son visage. L'eau du bain avait atteint son niveau maximum, elle s'engouffrait dans le trop-plein. Jack ferma le robinet et s'empara de l'iPhone posé sur le lavabo. Il consulta le canard en ligne. Culture/Romans/Classement. Son index balaya l'écran de haut en bas.

L'impression de se vider de son sang. L'éditrice était aussi blanche que lui, mais pour une raison différente :

— J'en ai une autre, là, au coin de l'œil. Ce fichu chirurgien esthétique va m'entendre. Je lui avais dit de m'injecter davantage de Botox. Mais maintenant, avec toutes leurs normes de sécurité…

Jack lui tendit le téléphone d'un geste rageur.

— Tu peux m'expliquer ça ?

Cassandra parcourut à son tour le classement, stupéfaite : où se trouvait *Bloody Sea* ?

— Mais…

— J'apprécie très moyennement ton humour.

Il sortit en claquant la porte et partit s'enfermer dans l'autre salle de bains, hors de lui.

Deux heures plus tard, le couple grimpa dans la Porsche Cayenne de Malcombe, sans s'adresser la parole. Nerveuse, Cassandra se cassa un ongle en ouvrant la portière.

Derrière un palmier, William regarda le bolide disparaître dans les pentes vertigineuses de Lugard Road, un sourire aux lèvres. Ces abrutis commençaient à se poser des questions. Ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Ce n'était que le début. Un bruit dans la végétation le fit sursauter et il se retourna. Coiffé d'un feutre, le visage enroulé dans un bandage et les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, un type l'observait. Il se rappela aussitôt : il avait vu cette espèce de momie dans le ferry-boat. Lorsqu'il se sentit repéré, l'inconnu fila en courant.

— Hé ! Vous là-bas ! s'écria William. Pourquoi vous me suivez ?

Il se lança à sa poursuite, stoppa en apercevant un livre par terre. Il s'agissait de *Bloody Sea*. Les sourcils froncés, il le ramassa et le feuilleta.

Sur la première page, une phrase tapée à la machine :

J'espère que tu t'amuses autant que moi, William Sagnier.

Il fronça les sourcils. Ce gars s'adressait à lui. Comment pouvait-il savoir qu'il s'appelait Sagnier, puisque ce nom n'existait plus ? Qui était-il ? William étudia les lettres de la phrase. Même typographie que celle de son Oliver. Troublé, il passa un doigt sur la lettre « G ». Existait-il une machine identique à la sienne, capable de donner vie aux mots ? La vieille Chinoise en avait-elle vendu d'autres ? Le livre à la main, il se ressaisit et se présenta devant la grille, cherchant les chiens du regard.

Les deux bridés l'accueillirent avec leur courtoisie coutumière :

— Tire-toi, ou on te colle notre pied au cul.

Il ne bougea pas d'un millimètre. Après s'être assuré d'un coup d'œil que la momie ne traînait plus dans le coin, il sortit la machine du sac. Il s'assit en tailleur, l'engin sur les cuisses, ôta les élastiques d'une pochette en carton et en tira une feuille de papier vierge qu'il inséra dans le chariot. Le simple fait d'accomplir ces gestes fit monter l'adrénaline.

— Je vous laisse dix secondes pour me laisser entrer.

Les colosses explosèrent de rire.

— Sinon quoi ?

— En fait, j'espérais que vous réagiriez comme ça.

Il consulta sa montre et tapa. Chaque fois qu'il enfonçait une touche, ses lèvres s'étiraient et ses yeux brillaient. Il se concentra, chercha à y mettre un peu de style. Après tout, il était écrivain. Lorsqu'il releva la tête, la sueur perlait sur son front. Il s'épongea, dégagea la feuille du rouleau et la lâcha dans le vent. Le morceau de papier zigzagua dans le précipice.

— *Alea jacta est*. Trop tard pour annuler, les gars. Pas de regrets ?

— Quels regrets, connard ?

L'instant d'après, les grilles s'ouvrirent avec un long grincement. William avait toujours aimé les grilles qui s'ouvrent avec un long grincement, celles des maisons hantées dans les films d'épouvante. D'abord incrédules, les gardes échangèrent un regard entendu avant de se précipiter vers lui. Ils heurtèrent un obstacle invisible et tombèrent. William s'approcha et décocha un coup de poing à l'un d'eux.

— Ça, ce n'était pas prévu. C'est juste histoire de se faire plaisir.

Soudain, les chiens apparurent à l'angle de la propriété. Quatre molosses, les muscles saillants sous leur robe noire. Grognements, oreilles rabattues. Pensant qu'ils accouraient pour les aider, l'un des gardes rit. Contre toute attente, les bêtes fondirent sur les Asiatiques. Les crocs jaillirent, direction l'entrejambe et la gorge. Giclées de sang, hurlements. La barbarie des dobermans était sans limites. Malgré les coups qui pleuvaient, ils revenaient à la charge, arrachant les chairs, déchiquetant les parties molles, s'en prenant au visage qu'ils transformaient en bouillie. Les hommes tentaient de les raisonner, en pure perte. William resta planté là, au milieu du carnage.

— Ça fait mal ?

Des soubresauts, des gargouillis. Puis plus rien. Alors que William se redressait, les chiens se regroupèrent autour de lui, deux à droite, deux à gauche. Il leur caressa les oreilles, le regard rivé sur la machine. Des gouttes de sang avaient éclaboussé le clavier, dessinant un sourire écarlate.

— J'aime quand tu me souris, ma belle.

William la ramassa et entra dans son nouveau domicile. Une magnifique demeure qu'il adapterait bientôt à son goût, en une centaine de mots. Il monta à l'étage, ouvrit la fenêtre. La vue sur Hong Kong était imprenable. Les ponts, les gratte-ciel, la mer qui s'étendait à l'infini. D'ici, on ne voyait plus les millions de larves qui s'ébattaient dans la crasse. Il se dit qu'il allait aimer cette ville, finalement.

Dans le jardin, les chiens dévoraient les carcasses, se battaient pour un morceau de chair. William orienta son regard vers la jungle. D'autres dobermans en jaillirent, la gueule ouverte, les muscles bandés, puis s'agglutinèrent autour des cadavres qu'ils avaient pour consigne de dévorer. Ils sortaient de partout, comme des abeilles attirées par le miel. Des gros, des maigres, des petits, des boiteux qui avaient parcouru des dizaines de kilomètres pour se rassembler ici. Cent yeux noirs se posèrent sur William. Son armée de l'ombre. Il tira un bout de peau de sa joue et le laissa tomber. En bas, les chiens s'entretuèrent pour attraper cette langue translucide qui sentait l'humain.

L'écrivain referma la fenêtre et caressa la machine avec tendresse. En voyant la peinture qui s'écaillait, sur le dessus et les côtés, il songea à sa peau qui pelait. Ils se ressemblaient, elle et lui. Ils renaissaient de leurs cendres. Dans un accès de fièvre, il s'empara de l'un de ses cheveux, tombé entre les lettres du clavier, et l'observa. Ça lui donna une idée. Très vite, il se remit à écrire.

Le meilleur restait à venir.

4

Les lecteurs étaient venus si nombreux que la queue semblait ne plus en finir. Dans la réserve de la librairie, Cassandra s'entretenait avec son poulain.

— Ne te soucie surtout pas du classement. J'ai passé des coups de fil, ils se sont trompés, tout sera rétabli la semaine prochaine.

— N'empêche, je n'aime pas ça. J'imagine la jubilation des autres écrivains.

— Regarde les lecteurs, ils sont tous là pour toi. Ils se fichent du classement, eux.

Jack glissa une cartouche d'encre neuve dans le Montblanc, son stylo fétiche. Quand il voyait à quel point les lecteurs l'adoraient, ses soucis s'effaçaient.

— Tu as raison.

Cassandra ajusta son chapeau, de façon qu'il ombrage son visage et cache ses rides. Celle du front s'était creusée un peu plus, et d'autres, plus discrètes, étaient apparues. Tout en parlant, l'éditrice y allait à coups de fond de teint et de maquillage.

— Abrège les échanges. Écris « Amitiés », et pas « Amicalement », c'est trop long. Une simple signature, et tu passes au suivant. Surtout, ne réponds pas aux questions. Le mystère est la clé du succès. Il faut l'entretenir. Vers 13 h 30, Shaozu Ming, un grand ponte de l'édition, va venir ici. On déjeune avec lui. À 15 h 30, tu passes sur ATV World, et tu enchaînes avec une interview à la radio. Là aussi, tu me laisseras parler.

— Bien, chef.

— Allez, fonce.

Il se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, elle détourna la tête.

— Plus tard. Faut d'abord que je résolve ce problème de Botox.

Elle poussa son poulain dans l'arène. Jack s'installa derrière une table, le visage à moitié caché par les piles de *Bloody Sea*. La foule s'amassait. Jeune, compacte, féminine. Un harem de lectrices émerveillées, serrant leur exemplaire contre leur poitrine. L'intérêt que les femmes portaient aux frissons et à l'horreur avait toujours étonné Jack : pire c'était, plus elles aimaient. Au fond, il aurait adoré avoir le talent de William Sa et être capable d'écrire des histoires aussi noires et angoissantes que la sienne. Il chassa cette pensée de son esprit. Ce moment lui appartenait, à lui, et non à l'autre. Avec des gestes étudiés, il ôta le capuchon du stylo, posa sa montre en plaqué or devant lui, but une gorgée

d'eau minérale et prit position.

Tête levée, sourire charmant.

— Bonjour. Votre prénom ?

La femme était si émue qu'elle bafouilla. Il lui accorda vingt secondes, lectrice suivante. Du travail à la chaîne, épuisant pour les doigts, certes, mais qui rapportait. Et quand un lecteur s'étendait un peu trop, Jack rusait pour abréger l'échange. Par exemple, il inscrivait un e-mail bidon sur la page de garde du livre, invitant l'autre à le contacter. Évidemment, il ne lisait pas les messages et y répondait encore moins. Plus d'une heure qu'il signait, la lassitude le gagnait.

— Bonjour, dit-il en tendant la main. À quel nom ?

— William. William Sa.

Jack leva les yeux, déglutit. L'homme faisait peur à voir. Sur son visage et ses mains, de petits morceaux de peau prêts à se détacher pointaient de tous les côtés. L'épiderme paraissait attaqué à plusieurs niveaux, ce qui déclinait sa figure en une nuance de roses. Habillé comme un clochard, il sentait mauvais. Comment avait-on pu le laisser entrer ? Jack jeta un œil vers la droite. Cassandra avait disparu. Certainement partie se remaquiller. En revanche, le service d'ordre était toujours là, ce qui le rassura. Il signa le livre, le remit au monstre de foire qui attendait et reporta son attention sur la personne suivante.

William Sa le dévisagea quelques secondes, sans bouger.

— Merci, monsieur Malcombe. Je vais dévorer chaque mot de votre livre.

Il quitta la queue. Personne ne lui demanda de régler, étrange. Dans un soupir, Jack le regarda traverser la rue et disparaître dans la nuée des passants. Qu'est-ce qu'il voulait ? Pourquoi continuait-il à errer dans Hong Kong ? S'il se manifestait de nouveau, l'écrivain appellerait la police. Il pourrait toujours prétexter que William les harcelait.

Il signait quand une main gantée lui tendit *Bloody Sea*. Face à lui, l'individu portait un chapeau, des lunettes de soleil et un bandage autour du visage, comme l'homme invisible. Mal à l'aise, Jack ouvrit le livre pour le dédicacer. La phrase tapée à la machine sur la page de garde le pétrifia : « Baise bien Cassandra pour moi. Et profite de ta beauté, ça ne durera pas. Vous n'allez pas tarder à payer, tous les deux. » Lorsqu'il releva la tête, l'homme avait disparu. Livide, il referma le roman. C'était forcément William Sa. Qui d'autre ? Ce taré jouait avec ses nerfs. D'abord sa peau qui se desquamait, maintenant cette défroque de momie et ces menaces.

La suite de la séance de dédicace se passa pour le mieux. À 13 h 40, Cassandra vint le chercher. Des gens qui attendaient depuis des heures grognèrent et finirent par se disperser quand Jack se retira.

Dans les bureaux de la librairie, Cassandra lui présenta Shaozu Ming, l'éditeur qui avait la mainmise sur le marché de l'Asie du Sud-Est. De petite taille, l'homme avait des airs sombres de dictateur : moustache, costume austère, visage impassible, légèrement grêlé. Échange de mondanités, de politesses, sourires forcés. Alors que l'éditeur discutait avec le directeur du

magasin, Cassandra s'éloigna avec Jack et lui remit un exemplaire de *Bloody Sea*.

— Signe-lui-en un, ça lui fera plaisir. Essaie d'être original.

Le romancier acquiesça, constatant la nervosité de Cassandra : du bout des doigts, elle ne cessait d'épousseter des cheveux qui chutaient sur son épaule et de rajuster son chapeau. Perturbé, il ouvrit le livre à la première page. Tandis qu'il approchait le stylo, sa main échappa à son contrôle et écrivit quelque chose en idéogrammes mandarins.

L'éditrice sourit.

— Tu m'avais caché que tu apprenais le mandarin, ça va lui faire plaisir. Qu'est-ce que tu as écrit ?

Malcombe fixa ses doigts, stupéfait.

— J'n'en sais rien. C'est sorti tout seul. Au fait, regarde ça.

Discrètement, il montra le roman abandonné par le type aux lunettes noires et lui fit lire la phrase tapée à la machine.

— C'est William Sa, j'en suis sûr.

Blême, Cassandra s'empressa de fourrer le roman dans son sac.

— On n'aura qu'à aller avec ça à la police.

Elle se composa un visage avenant, revint vers l'Asiatique et lui donna le livre. Après avoir lu, il devint rouge comme un drapeau communiste et se mit à gueuler des mots incompréhensibles. Le roman finit par terre, la porte claqua après son départ. Cassandra et Jack se dévisagèrent, incrédules, quand arriva un vendeur paniqué.

— Vous devriez venir, vite !

Cassandra l'interpella et lui tendit le livre.

— Une minute. Vous pouvez traduire ce qui est écrit ?

Il lut et bafouilla, mal à l'aise :

— *Pour chat au zoo, je vais te saigner comme un cochon.*

L'éditrice et l'écrivain pâlirent. Les clameurs des clients s'élevèrent dans la librairie. Ils se dépêchèrent d'y retourner. Sur place, les insultes fusaient. Maîtrisé par le service d'ordre, un homme se débattait. Une femme se dirigeait vers les caisses, brandissant le roman de Malcombe et exigeant d'être remboursée sur-le-champ. D'autres personnes s'engouffraient dans la boutique, l'air furieux. Le cœur battant la chamade, Jack pivota vers le vendeur.

— Que se passe-t-il ?

Un client le repéra et le prit à partie. Il éventa le livre qu'il avait acheté quelques minutes plus tôt.

— Il se passe qu'il y a quatre cents pages blanches. Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous vous foutez de nous ?

L'écrivain flageola sur ses jambes.

— C'est sûrement une erreur d'impression. Ça arrive parfois et…

Le vendeur le coupa :

— Ce n'est pas une erreur d'impression. Ils sont tous comme ça.

L'intérieur de la librairie ressemblait à une ruche prise de panique.

Désemparés, le personnel parcourait les rayons et feuilletait les exemplaires de *Bloody Sea*, les clients s'agglutinaient aux caisses, tickets à la main, les curieux entraient rien que pour voir. Cassandra se mêla à la cohue. La colère l'envahit tandis qu'elle tournait les pages des livres de ses mains tremblantes.

— Ce n'est pas possible.

Elle saisit son portable et s'isola dans un bureau, abandonnant des cheveux dans son sillage. Elle en sortit cinq minutes plus tard. Jack était assis dans la réserve, la tête dans les mains, un exemplaire ouvert devant lui. Pour la première fois de sa carrière – et même de sa vie –, l'éditrice inébranlable était au bord des larmes.

— C'est partout pareil, annonça-t-elle d'une voix étranglée. Que ce soit à Paris, à Londres ou à New York, les clients rendent leurs exemplaires. Dans les entrepôts, les livres sont tous vierges. Je viens d'appeler les imprimeurs. Le fichier informatique est identique.

— Comme si tout avait été effacé à la source, compléta-t-il dans un soupir.

Elle s'appuya contre le mur, tira sur son visage jusqu'à faire ressortir ses yeux.

— Des millions d'exemplaires à la poubelle, se lamenta-t-elle. Le pire, c'est que les rotatives continuent de tourner. Je vais payer les pots cassés. Toute l'équipe est sur le coup et…

Il la regarda curieusement, comme si elle ressemblait à un monstre, et lâcha :

— Tout ça, c'est rien.

— C'est rien ? s'énerva-t-elle. Tu te fous de moi ?

— Lis, Cassandra, répondit-il avec un calme dont il ne se serait pas cru capable. Lis ce qui est écrit dans celui-ci.

Elle saisit le livre qu'il lui tendait. *Bloody Sea*, son bébé, la chair de sa chair. Après la page de garde, elle lut :

> *Cassandra, tu cherchais peut-être d'où venait le quatrième chien, ce matin. Il venait de moi, ou plutôt, de mon trou de mémoire. J'ai toujours pensé qu'ils étaient quatre, alors ils sont devenus quatre.*
>
> *Hier, vous avez mangé du caviar, bu du champagne hors de prix et fait l'amour dans des draps de soie parce que JE l'avais décidé. Tu n'aimes pas le caviar, Jack, tout le monde le sait, mais tu t'es empiffré parce que JE l'avais décidé. Je voulais vous accorder un dernier plaisir, avant que l'enfer se déchaîne. Je suppose que l'un de ces Chinois a traduit ce que tu as écrit à l'éditeur, Jack. Tu comprends pourquoi il n'a pas apprécié.*
>
> *Comment vont tes nouvelles rides, Cassandra ? Et tes beaux cheveux noirs ? Un conseil, garde ton chapeau. Quoique… Le crâne chauve, ça t'ira bien en prison. Crois-moi sur parole, tu auras la pire des cellules, avec le pire des chiens comme geôlier. Quand on fait le mal, on finit toujours par payer.*
>
> *Vous allez passer votre dernière nuit dans la villa de Victoria Peak. Vous y dormirez, que vous le vouliez ou non. Mais n'oubliez pas : dès que vous fermerez les yeux, l'horrible Freddy aux griffes d'acier viendra vous cueillir au cœur même de vos cauchemars.*
>
> *Attention au réveil, demain matin.*
>
> *Quand je pense que ce texte est imprimé à des millions d'exemplaires, dans tous les pays, ça me fait tout drôle. Sans doute la plus extraordinaire arnaque de l'édition, pour vous, mes chers lecteurs. Et pour vous encore, je le note bien haut et fort, cette fois :*

Cassandra lâcha le roman et s'évanouit.

William stoppa à l'intersection de Gloucester Road et de Fleming Road, posa un genou à terre et fit semblant de rattacher ses lacets. Devant lui, à cinq ou six mètres de sa position, l'homme-momie s'était s'arrêté pour regarder la vitrine d'une boutique d'informatique. Il l'avait croisé à la sortie de la librairie où Jack Malcombe dédicaçait *Bloody Sea.* Il l'avait aussitôt reconnu, tout de noir vêtu, avec son feutre, son visage bandé et ses lunettes de soleil. Tétanisé, il avait d'abord cru qu'il venait pour lui. Un exemplaire du livre à la main, la momie était entrée sans lui prêter attention. Outre le chapeau et le bandage, le type portait des gants et un long manteau, comme s'il voulait dissimuler la moindre parcelle de peau. Il devait étouffer avec cette chaleur.

Un fou.

Sauf qu'il ne restait pas dans le sillage de William par hasard.

Que cherchait-il ?

William attendit qu'il reprenne sa marche, en direction de Victoria Park, pour le suivre. Il y avait tellement de monde que les piétons se bousculaient. Un grincement de rails accompagné de gerbes d'étincelles annonça l'arrivée du tramway à deux étages. Sans se préoccuper du tram, la momie traversa la rue. Un instant, William pensa que la voiture de tête allait le renverser. Il frémit. Mais elle freina brusquement pour le laisser passer. Ce miracle s'était produit dans l'indifférence générale. Tels des robots, les gens continuaient à circuler, imperturbables. Plus surprenant, personne ne s'étonnait de l'accoutrement de ce gars, comme s'il était invisible.

Pire.

Comme s'il était normal.

William se ressaisit et gagna le trottoir opposé. Il fallait qu'il sache. Le meilleur moyen de découvrir le fin mot de l'histoire était d'entraîner ce type dans un coin et de lui poser la question entre quatre yeux – après avoir ôté ce foutu bandage –, de façon musclée si cela s'avérait nécessaire. Il ne laisserait personne, et surtout pas ce trouble-fête, contrecarrer ses plans. Alors qu'il fixait la silhouette, soucieux de ne pas la perdre de vue, il buta contre quelque chose, vacilla puis s'étala de tout son long. Furieux, il tourna la tête et vit un mendiant en haillons assis sur le trottoir, un sourire aux lèvres, une canne anglaise dans les mains.

La canne avec laquelle il l'avait fait tomber.

Volontairement.

Il se releva et s'approcha du clochard.

— Qu'est-ce qui vous prend, pauvre déchet ?

En guise de réponse, le vieillard édenté le toisa et rit en silence. Un voile blanc masquait la pupille de son œil droit. Il était si maigre que les os saillaient sous sa peau parcheminée. Une vision d'apocalypse, un pur produit de cette

ville infernale. William n'insista pas et se concentra sur sa filature. Au loin, la momie n'était plus qu'un point dans la foule. Il courait pour la rattraper lorsque la portière d'une voiture rangée le long du trottoir s'ouvrit à la volée. Il la heurta avec une violence inouïe. Terrassé par la douleur, plié en deux, il se roula par terre en gémissant. Son regard embué rencontra celui de la conductrice, une Chinoise d'une quarantaine d'années.

Elle souriait d'un air moqueur.

Elle l'avait fait exprès, comme le SDF.

Ils devenaient tous dingues.

Il se redressa avec une grimace et inspecta la rue, à la recherche de la momie. Elle empruntait Victoria Park Road d'une démarche altière. Dans quelques minutes, elle atteindrait le parc central. Tandis qu'il se lançait à sa poursuite, plusieurs mains l'agrippèrent par la chemise, tirant jusqu'à la déchirer. Il se dégagea tant bien que mal.

— Merde ! hurla-t-il. Foutez-moi la paix !

La peur l'emporta sur la colère lorsqu'il constata que les piétons et les véhicules s'étaient immobilisés. Plus un seul mouvement dans la rue, plus un seul bruit, excepté les battements de son cœur. Le temps semblait s'être arrêté. Face à lui, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants le fixaient d'un air fasciné.

On aurait dit des zombies avides de chair humaine.

Sans réfléchir, il se remit à courir. Les battements de cœur s'atténuèrent et il les entendit, derrière lui, galopant et grognant comme des bêtes. Une meute de loups à ses trousses. Hors d'haleine, il s'engagea dans une ruelle, comprit trop tard qu'elle se terminait en cul-de-sac. Il voulut rebrousser chemin mais ils bloquèrent le passage. Silencieux, inquiétants, ils l'observaient en inclinant la tête. Chacun d'eux évoquait un fauve sur le point de bondir sur sa proie pour la dévorer.

Qu'allaient-ils faire maintenant ?

Le lyncher ? Le mettre en morceaux, comme dans un mauvais film d'horreur ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'affola-t-il.

Subitement, la foule se scinda en deux.

La momie apparut.

Après avoir enlevé son chapeau, elle adressa un signe de tête à trois types qui se précipitèrent vers William, se saisirent de lui et le plaquèrent contre un mur. La momie s'avança dans la ruelle avec nonchalance. Elle stoppa à la hauteur de William, le regarda se débattre une minute avant d'éclater de rire. Les autres l'imitèrent et ce fut l'hilarité générale.

Elle cessa de rire et le silence revint.

— Qui êtes-vous ? demanda William. Pourquoi vous me suivez partout ?

— Peu importe qui je suis, répliqua l'homme de sa voix déformée par le bandage. Tout ce que tu dois savoir, c'est que je suis le maître du jeu. Le jeu ne vaut que s'il y a un gagnant et un perdant. D'après toi, lequel des deux es-tu ?

Malgré la peur, William s'efforça de réfléchir.

Il n'y avait qu'une seule explication.

— Vous aussi vous avez une machine, c'est ça ? s'enquit-il. Pourquoi vous jouez avec moi ?

Impassible, la momie tendit la main en arrière. Aussitôt, un jeune Chinois qui ne devait pas avoir plus treize ans s'approcha et lui remit un pistolet semi-automatique ainsi qu'un chargeur contenant quinze balles de 9 mm. Avec dextérité, l'homme inséra le chargeur dans la crosse et arma le Walther P99.

Puis il recula d'un pas et visa la tête de William.

— Non, pas ça, implora ce dernier. Je vous en prie, ne me tuez pas.

Sourde à ses supplications, la momie pressa la détente.

5

La détonation claqua dans sa tête et il s'éveilla en sursaut.

Il était allongé à même le sol, sur un carrelage froid qui lui engourdissait le dos. En sueur, il balaya l'endroit où il se trouvait d'un regard circulaire. Les meubles, les tableaux, les vases, chaque objet lui était familier. Une brise tiède entrait par la baie vitrée, soulevant le rideau à motifs qu'il avait acheté à Stanley Market.

William était chez lui, dans le salon de la villa de Victoria Peak.

Il ignorait comment il avait atterri ici, mais peu importait. Il était sain et sauf. À cette certitude, il ne put retenir un rire. Le rire d'un dément. La douleur lui arracha une grimace. Son oreille gauche l'élançait et bourdonnait. Redoutant le pire, il se leva d'un bond et courut vers le miroir accroché au mur. Une croûte de sang s'étalait de la tempe à l'oreille.

Alors tout était vrai. La momie, la foule en furie, le coup de pistolet.

Ce salaud n'avait jamais eu l'intention de le tuer. Il voulait juste lui faire peur. La balle l'avait frôlé, la détonation l'avait assourdi. Loin de rassurer William, cette idée lui fichait la trouille. Qui se cachait sous le bandage de la momie ? Pourquoi cette mise en scène ? Quoi qu'il en fût, la tournure des événements ne lui plaisait guère. S'il ne la désamorçait pas au plus vite, cette bombe à retardement finirait par lui exploser à la figure.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Il devait se débarrasser de l'importun.

Il monta à l'étage, se hâta de gagner son bureau. Après avoir poussé le classeur métallique dans lequel il rangeait ses carnets de notes et ses manuscrits, il s'accroupit, au niveau du coffre-fort encastré dans le mur. Le *nec plus ultra* en matière de sécurité. Ignifuge. Porte en acier massif de dix millimètres. Pênes en acier chromé de vingt-six millimètres. Serrure électronique autorisant quatre-vingts millions de combinaisons. Il composa son code secret et la porte se déverrouilla avec un chuintement, dévoilant les contours de sa belle.

Elle était toujours là, Dieu merci.

Il se concentra sur la momie. Tout portait à croire que ce sale type se déguisait pour ne pas être identifié. Apparemment, il savait que William possédait une machine et pouvait s'en servir pour le détruire. Ces précautions ne le sauveraient pas.

— Tu veux jouer ? dit-il d'un ton agressif. Alors on va jouer.

En transe, il programma la mort de toutes les personnes ressemblant de près ou de loin à la momie, en Chine et partout ailleurs dans le monde. Tous

ceux qui avaient le visage bandé, des lunettes de soleil et un feutre sur la tête étaient concernés. Afin d'être sûr qu'ils périssent dans d'atroces souffrances, il ne lésina pas sur les descriptions. Énucléation, éventration, éviscération, décapitation, défenestration, émasculation. Le dernier mot l'amusa. Priver cette ordure de ses attributs virils avant de le tuer avait quelque chose de symbolique. Dès qu'il eut fini, il se relut et décida de ratisser encore plus large. Les scientifiques appellent ça le principe de précaution. Il jugea donc prudent d'éliminer systématiquement tous ceux qui voudraient lui nuire ou attenter à sa vie. Ainsi, des milliers de gens allaient mourir.

Il sourit.

Taper ces horreurs lui avait procuré une joie perverse.

Il se leva pour prendre une bouteille de champagne dans le minibar du bureau, s'en servit un peu et but à la disparition de la momie.

— *Adios*, *amigo*.

Il reposa le verre vide et retourna s'assoir à côté de la machine.

Maintenant qu'il avait recouvré la foi, il allait continuer sur sa lancée.

— À ton tour, Cassandra.

Trempée de sueur, Cassandra ouvrit les yeux. Dans un premier temps, elle n'osa pas bouger ni ôter le cache-yeux. Elle avait peur de ce qu'elle allait découvrir. Coupée du monde, elle se concentra sur ses sensations. La mollesse du matelas. Le froissement des draps. Le battement de son cœur, amplifié par la mousse des boules Quiès.

Un cauchemar.

Elle avait fait un cauchemar.

Une histoire était folle, impossible. William Sa, à Hong Kong. Des livres qui n'étaient pas imprimés, sauf la première page. Ces rides, sur son visage, la perte de ses cheveux.

D'un geste coutumier, elle enleva les bouchons d'oreilles, à moitié rassurée. Fracas lointain de la circulation, voix, bruits de pas. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi n'entendait-elle pas le chant des oiseaux et le frissonnement des arbres ? Et d'où provenait cette odeur rance ?

Elle se redressa et baissa le cache-yeux d'un geste brusque.

Ce qu'elle vit lui arracha un cri d'effroi.

La pièce était sale comme un trottoir de la ville. Le matelas et les draps dans lesquels elle avait dormi étaient crasseux. À ses côtés, sur l'oreiller, un livre. *Bloody Sea.* Sur la couverture, le nom de William Sa avait remplacé celui de Jack Malcombe. À peine se fut-elle levée qu'elle chancela, terrifiée. Son regard alla du lavabo au miroir brisé en deux. Elle pensa à un enlèvement. Ce cinglé de William l'avait droguée et enfermée ici. Au bord de la nausée, elle passa ses mains sur son crâne. Un paquet de cheveux chuta sur le sol. Quelque chose de mou, de froid, glissa sur son ventre puis entre ses cuisses. La masse tomba sur la moquette.

Une prothèse en silicone.

Elle hurla puis vacilla, se laissant glisser le long de la cloison.

Quelque chose de visqueux s'écrasa sur son épaule nue. Une tache rouge.

Du sang.

Au même instant, un serpent tiède dégringola du plafond, jusqu'à venir se figer devant ses yeux hagards. La chose se balançait de droite à gauche. Elle ne pouvait pas croire ce qu'elle voyait, on aurait dit…

Recroquevillée, la tête dans les épaules, elle osa lever les yeux.

Cette fois, elle sombra.

6

Immobile devant la fenêtre, une Dunhill au coin des lèvres, Cassandra fixait la rue noire de monde, sans la voir. Dans le reflet de la vitre, elle aperçut de nouvelles rides sur son visage. Ses cheveux s'étaient tellement éclaircis que la peau de son crâne apparaissait par endroits. Que lui arrivait-il ? Dans quel enfer s'était-elle réveillée ?

Elle se retourna et osa y jeter un œil, encore.

Le cadavre pendu par les pieds.

Celui de son amant.

Les semelles étaient collées au plafond, comme si *ce que fut* Jack marchait à l'envers. L'assassin l'avait ouvert du cou au pubis, les viscères avaient glissé hors de l'abdomen et s'étaient entassés sur la moquette. Un tas informe que le photographe de l'Identité judiciaire hongkongaise mitraillait sous tous les angles. Le cœur de Cassandra bondissait dans sa poitrine chaque fois que l'appareil crépitait et que le flash s'allumait. Pourquoi l'empêchait-on de sortir d'ici ? Pourquoi la contraignait-on à assister à cet ignoble spectacle ? Autour, des techniciens de la police scientifique butinaient la scène de crime, à la recherche d'indices. Masqués et sanglés dans des combinaisons protectrices, souples et silencieux, ils évoquaient des fantômes.

Étaient-ils seulement réels ?

Une voix l'arracha à ses sombres réflexions.

— J'ai quelques questions à vous poser, madame Malcombe.

L'irritation l'emporta sur le désespoir et elle se tourna vers l'homme qui avait parlé, dans un anglais scolaire. Le type asiatique, âge impossible à définir. Visage vérolé, peau huileuse, dents écartées, regard perçant. Pour compléter ce tableau peu ragoûtant, ses vêtements sentaient mauvais. Une odeur de vase qui donnait la nausée. Il semblait sortir d'un film d'horreur. *Freddy Krueger*, songea-t-elle avec un frisson. Le dégoût dut se lire sur sa figure car il fronça les sourcils.

— Combien de fois faut-il vous le répéter ? s'énerva-t-elle. Je ne m'appelle pas Malcombe mais Brandström.

Le flic eut un sourire ironique et compulsa ses notes.

— Brandström est votre nom de jeune fille, en effet. Vous le portiez avant d'épouser Jack Malcombe.

Il désigna le corps de l'intéressé, dont les semelles couinaient.

— Décollez-moi ça de là, bordel de merde !

Les policiers en civil qui s'entretenaient dans un coin s'empressèrent d'obéir. Ils approchèrent une échelle puis hésitèrent à se lancer, se demandant comment ils allaient procéder. L'inspecteur Cheng revint à la suspecte.

— Votre mari est, enfin *était* banquier au quartier des affaires. Vous étiez sa secrétaire. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous fichez ici, à Chungking Mansions ?

— Mon mari ? Jack et moi ne sommes pas mariés. Et je ne suis pas secrétaire, je suis…

Elle se tut, le temps de se ressaisir. Elle se réveillerait bientôt dans sa villa, et rien de tout cela ne se serait passé.

— Je suis éditrice, Jack Malcombe est romancier. Ma maison vient de publier son thriller qui fait un carton dans le monde entier. Évidemment, si vous ne vous tenez pas au courant de l'actualité littéraire, vous ne pouvez pas le savoir.

Cheng s'avança, l'obligeant à reculer. L'odeur de sa peau se mêlait à celle de ses fringues. Elle respira par la bouche pour ne pas vomir.

— J'ai mené ma petite enquête. Non seulement la victime et vous étiez mariés, mais il semble que vos relations n'étaient pas au beau fixe.

Elle le scruta avec un mélange d'exaspération et d'incrédulité.

— Où êtes-vous allé chercher tout cela ?

— Nous avons des dizaines de témoins.

— Impossible.

L'inspecteur appréciait ce moment, celui où le suspect était prêt à tout pour se tirer d'affaire. Mentir, inventer un subterfuge, simuler une agression et l'état de choc qui en découle. Ou se faire passer pour fou. Cette folle n'avait pas hésité à s'abîmer le visage et à s'arracher des cheveux.

Une cliente comme il les aimait.

Il rouvrit son carnet à spirale et relut ses notes.

— À l'aéroport international de Hong Kong, il y a huit jours, des touristes vous ont vue vous disputer avec votre époux, alors qu'il embarquait. D'après eux, il en est venu aux mains. Il vous aurait malmenée à plusieurs reprises.

— C'est faux. Si vous croyez que je suis coupable, vous perdez votre temps. Il était déjà mort quand je me suis réveillée dans… dans ce taudis. Je sais que ça paraît délirant mais j'ai été manipulée, je…

Cheng l'interrompit.

— Vous avez remis ça à Stanley Market et sur un bateau de plaisance amarré à Causeway Bay. On a parlé d'insultes, de coups et même de menaces de mort que vous auriez proférées contre votre mari. Vous n'êtes pas très discrète.

— Ça suffit ! s'écria-t-elle, à bout.

Constatant que les flics et les techniciens aux visages identiques la fixaient, elle se calma.

— Comment pouvez-vous savoir ?

Elle dévisageait Cheng avec méfiance.

— Je le sais, c'est tout, se contenta-t-il de répondre.

— Allons, vous venez à peine d'arriver. Vous n'avez pas pu avoir le temps de retrouver tous ces gens et de les interroger.

Silence du policier qui semblait plus amusé qu'embarrassé par cette remarque.

— Écoutez, je vous rappelle que c'est moi qui ai prévenu la police, enchaîna-t-elle. J'aurais largement eu le temps d'effacer mes traces et de fuir.

Il secoua la tête.

— Sauf si vous vouliez qu'on vous arrête.

— Vous êtes fêlé.

— Certains criminels souhaitent être punis. Remords, culpabilité…

Il se tut avant d'ajouter :

— … folie.

Elle soupira d'un air écœuré.

— Vous croyez vraiment que j'aurais eu la force de hisser un homme de cette corpulence ? Et de… de le coller au plafond par les pieds ?

— Quand on passe à l'acte, on est dans un état second. La décharge d'adrénaline peut transformer un enfant en hercule. Vous seriez surprise de voir ce qu'une femme plus menue que vous peut faire dans un moment pareil.

Pour illustrer ses propos, il montra le cadavre étendu sur le sol et recouvert d'un drap. Les chaussures étaient toujours collées au plafond. Cassandra détourna la tête, au bord de la nausée.

— Votre mari vous humiliait et vous battait, poursuivit-il. La haine s'est accumulée en vous, jusqu'au jour où elle a débordé, ici, dans l'enfer de Chungking Mansions.

— Je… commença-t-elle à protester.

— Hier soir, votre cher époux a recommencé, la coupa-t-il. Une folie meurtrière s'est alors emparée de vous. Vous lui avez planté ce couteau dans le ventre…

Il brandit le sachet en plastique transparent qu'il tenait à la main. À l'intérieur, un couteau de cuisine taché de sang.

— … et vous l'avez proprement éventré avant de le suspendre au plafond et de le regarder se vider de ses entrailles. Vous aviez pris votre revanche. Le monstre ne vous ferait plus jamais de mal.

— J'ignore d'où vous sortez, inspecteur, mais le plus fou des deux n'est pas celui qu'on croit. J'exige de parler à mon avocat. Maître Dumont, à Paris. Étant donné que vous avez mené votre petite enquête, je suppose que vous avez ses coordonnées.

Le visage du flic se durcit. Un rictus retroussa ses lèvres, dévoilant ses chicots. Sans prévenir, il lui plaqua une main sur la gorge.

— OK, on arrête de jouer. Tu sais comment on me surnomme ? Le crampon. Je ne lâche jamais ma proie.

Lorsqu'il approcha sa figure de la sienne, elle sentit son haleine fétide.

Ce n'était pas un homme mais un animal.

— Tu te crois où, saloperie ? T'es dans mon pays, ici, chez moi. J'ai les pleins pouvoirs. Je peux faire ce que je veux de toi, t'entends ?

Ses doigts se resserrèrent autour de la gorge de Cassandra. Les autres voyaient qu'elle suffoquait et qu'elle était sur le point de rendre l'âme mais ils ne réagissaient pas. Cette scène avait quelque chose de surréaliste. L'éditrice se répéta qu'elle faisait un cauchemar, que ces gens n'existaient pas et qu'il lui suffisait de se réveiller pour les chasser de son esprit.

La voix de son tortionnaire lui rappela qu'il était bien réel.

— On va oublier les politesses et entrer dans le vif du sujet, petite fille. Je n'ai pas de temps à perdre. Mes supérieurs exigent des résultats. Ou tu avoues maintenant, ou je m'occupe de toi.

Il la lâcha enfin et elle se laissa glisser le long du mur, les mains sur la gorge, toussant et crachant.

— Vous êtes cinglé, articula-t-elle après avoir repris sa respiration. Tout ça, c'est sa faute ! hurla-t-elle d'une voix hystérique.

Cheng s'accroupit devant elle. Les jointures de ses doigts étaient couvertes de cicatrices. Elles résultaient de coups qu'il avait donnés. Cassandra devina que toutes ses victimes avaient le même profil. Des innocents qui refusaient d'avouer un crime qu'ils n'avaient pas commis. Combien de personnes avait-il torturées et tuées ?

Serait-elle la prochaine ?

— La faute à qui ? demanda-t-il avec impatience.

— William Sa ! J'ignore comment ce salaud s'y est pris, mais il a chamboulé nos vies en moins de vingt-quatre heures !

Il s'assit en tailleur et laissa tomber, avec une douceur inattendue :

— Racontez-moi ça,

Cassandra respira et s'exécuta, n'omettant aucun détail. La séance de signatures qui avait viré au cauchemar, les livres qui n'étaient pas imprimés, la dédicace de William sur la page de garde qui laissait entendre qu'il était à l'origine de tous leurs malheurs. Elle s'abstint de mentionner la chute de cheveux et l'apparition des rides, se contentant de parler de « transformation physique ».

— Il a fait ces choses dans l'intention de nous détruire, Jack et moi. De me détruire, parce que j'ai refusé de publier son foutu manuscrit.

Le flic rejeta la tête en arrière et partit d'un rire sardonique.

— T'as beaucoup d'imagination, t'aurais pu écrire des romans policiers, toi aussi. William Sa a publié un livre l'année dernière. *Bloody Sea*, je crois, ou un truc comme ça. Un best-seller mondial qui a fait de lui un homme très riche. Il possède une villa à Victoria Peak, sur les hauteurs. Mes collègues et moi, on a tout juste de quoi louer un deux-pièces en ville. Aucun de nous ne gagnera jamais assez de fric pour s'acheter un tel palace.

Il avait prononcé la dernière phrase avec amertume. Cassandra crut déceler la haine de ceux qui avaient de l'argent.

— Explique-moi pourquoi William Sa se serait pointé ici afin de coller ce

type au plafond ? reprit-il

Elle chancela. William ne s'était pas contenté de lui faire du mal et de supprimer Jack, il avait modifié le cours des événements. Pire, il les avait modelés en fonction de ses noirs désirs. Cela tenait de la sorcellerie. Ses lèvres remuèrent mais elle fut incapable de parler. Cheng marqua une pause avant de lui donner le coup de grâce :

— Excepté l'existence de William Sa, il n'y a rien de vrai dans ton histoire. Je vais t'apprendre à dire la vérité. Allez, on l'embarque.

Elle se débattit quand les collègues de Cheng l'empoignèrent.

— Vous êtes en train de commettre une grave erreur ! Il est machiavélique ! C'est lui qui a tué Jack, pour me faire accuser !

La porte de la chambre claqua derrière elle. Ses cris résonnèrent dans le couloir. Planté devant la fenêtre, une cigarette éteinte à la main, l'inspecteur jeta un œil sur la rue. Les piétons, les véhicules, les bruits, les odeurs, tout cela polluait la ville. Parfois, il avait l'impression d'être dans une taupinière. Il fallait qu'il en sorte avant de mourir asphyxié. Pour l'heure, il avait un travail à terminer. Avant de classer l'affaire et de passer à autre chose, il torturerait Cassandra Malcombe.

Un peu.

Beaucoup.

Passionnément.

Il lui arrivait de se demander d'où venait ce goût pour la torture. Sûrement pas de ses parents, paysans dans la province de Yunnan. Un technicien en combinaison le rejoignit.

— On a trouvé ça dans les draps.

Cheng prit l'objet puis chassa le type d'un geste de la main. Il exécrait les techniciens de la police scientifique. Ces rats de laboratoire coûtaient une fortune à l'administration et ne servaient pas à grand-chose. Il ouvrit l'exemplaire défraîchi de *Bloody Sea*, traduit en chinois et dédicacé par l'auteur :

Pour Cassandra, fidèle lectrice
Ce petit cadeau coloré tombé du ciel
Avec toute mon amitié

W. Sa

La signature, en haut à droite, datait de la veille. Cheng referma le livre d'un air songeur. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il s'occuperait de Cassandra Malcombe, mais avant il irait à Victoria Peak. Il avait enfin un prétexte pour retourner dans ce coin de paradis interdit aux gens de la ville. Même la police ne pouvait pas s'y rendre sans une raison valable. Le ciel y était plus bleu qu'ailleurs, et il avait besoin de prendre un bol d'air pur. La résolution de l'enquête primant sur tout le reste, son supérieur ne pourrait l'empêcher d'aller là-haut.

Il saisit son téléphone portable et l'appela.

7

Situé sur les hauteurs, Victoria Peak dominait l'île de Hong Kong.

Un prolongement de la société et de ses inégalités. Les pauvres en bas et les riches en haut. Pour les pauvres, la chaleur, le vacarme, la pollution, la promiscuité. Pour les riches, l'air frais, le calme, les pentes verdoyantes, les vallées boisées, l'impression de toucher le ciel et les dieux. Cheng avait déjà eu l'occasion d'enquêter ici. Un *taipan* – un marchand européen – avait fracassé le crâne de sa maîtresse chinoise avec un bronze de l'époque Ming. L'homme croupissait dans une cellule, les bras et les jambes brisés.

Après avoir montré son autorisation à la « police d'en haut », en fait une milice privée qui assurait la surveillance et la sécurité du site, il reprit sa marche, passant devant les résidences néoclassiques de la haute société hongkongaise. Coupés de la réalité, les occupants de ces prisons dorées ne descendaient plus jamais en ville, dans le chaos. Apercevant la grille en fer forgé de la Villa Marcy – le héros de *Bloody Sea* s'appelait Alan Marcy –, le flic accéléra l'allure. Vue d'ici, la baie offrait un spectacle à nul autre pareil. Une beauté qu'aucune photo, qu'aucune peinture ne saurait restituer. La rancœur, sa vieille compagne, l'oppressa de nouveau. Sa place était ici, parmi les riches, à profiter de la vie. En bas, il s'étiolait au milieu des cloportes. Il inspira d'un air écœuré puis se dirigea vers le portail. À son approche, quatre dobermans surgirent de derrière un chêne liège du jardin et coururent à petites foulées vers lui. Ils stoppèrent près de la grille et le fixèrent. Mal à l'aise, Cheng hésitait à manifester sa présence quand une voix lança :

— Moog, Radja, Quintus, couchés !

Il reporta son regard sur la silhouette accoudée à la balustrade de la terrasse, au premier étage. L'écrivain portait des lunettes de soleil et une casquette sur le devant de laquelle était brodé le titre de son roman.

— Je suis l'inspecteur Cheng. J'aimerais vous parler. C'est important.

William marqua une hésitation, mal à l'aise. Qu'est-ce que l'inspecteur foutait ici ? Comment avait-il convaincu la police d'en haut de le laisser passer ? À moins d'avoir une autorisation officielle, il était impossible pour quelqu'un d'en bas de fouler le sol de Victoria Peak.

— Je vous ouvre, dit-il finalement avec un sourire.

Une minute plus tard, la grille se déverrouilla et s'effaça en grinçant. Le policier entra dans la propriété. Les molosses se redressèrent et le suivirent pas à pas. Écrasés par la chaleur, ils haletaient et bavaient. Ils l'escortèrent jusqu'au

perron. Cheng eut l'impression d'apercevoir d'autres chiens, masqués en partie par la végétation. Une sculpture trônait dans le jardin. Elle représentait l'écrivain vêtu d'un imperméable et coiffé d'un feutre, comme les détectives privés des films noirs. Décidément, l'humilité n'était pas son fort. Sur le seuil de la porte d'entrée, le maître de céans l'attendait.

— Vous êtes vraiment tel que je vous imaginais, fit William.

Le policier le dévisagea, surpris.

— On se connaît ?

— On peut dire ça.

Intrigué par sa création, William s'écarta pour la laisser passer, la précéda dans le vestibule et la guida au séjour. Baignant dans la lumière du soleil, la pièce était décorée avec beaucoup de goût. L'Asie semblait avoir supplanté l'Occident dans le cœur de William Sa. À croire qu'il était né ici, qu'il était l'un des leurs. Suspendus au plafond, des lampions ornés de symboles porte-bonheur. Aux murs, des peintures sur soie et des tableaux à base de feuilles séchées figurant des scènes de la vie quotidienne dans les provinces chinoises. Sur des guéridons, des vases en porcelaine et des lampes laquées de bois bleu et jaune. Le romancier marcha vers les chaises et la table basse en bambou qui occupaient le centre du salon puis, avec le raffinement et la politesse propres aux Asiatiques, invita Cheng à s'asseoir.

Il s'était si bien coulé dans le moule que c'en était troublant.

— Je sais que vous souhaiteriez fumer.

Il désigna le cendrier d'ébène sur la table. Cheng fronça les sourcils.

— Vous semblez savoir beaucoup de choses, monsieur Sa.

L'autre se contenta de sourire. Les deux hommes s'installèrent l'un en face de l'autre. William remarqua que le Chinois le regardait avec insistance. La casquette et les lunettes noires ne cachaient qu'une partie des dégâts. Bien visibles, des couches d'épiderme se décollaient de ses joues et de son nez.

— La dernière fois que je suis allé à Yalong, j'ai oublié de mettre cette satanée crème solaire et voilà le résultat, se justifia-t-il. Ça me servira de leçon.

S'étendant sur sept kilomètres, la baie de Yalong jouissait de la plus belle plage de sable blanc du pays. William l'avait créée pour les gens riches, comme lui. Une brigade spéciale de la police d'en haut, composée de snipers, tirait à vue sur les intrus qui s'y aventuraient.

— Vous disiez que c'était important, enchaîna-t-il pour changer de sujet.

Cheng acquiesça.

— Hier soir, un homme a été assassiné à Chungking Mansions.

— Pas étonnant, ce quartier est un vrai coupe-gorge. En quoi ça me concerne ?

— Le suspect, ou plutôt la suspecte vous accuse d'avoir commis ce crime.

Il aurait aimé lui ôter ses lunettes pour voir l'expression de ses yeux à cet instant précis.

— Rien que ça ! s'exclama l'écrivain d'un ton amusé. Je crains que vous n'ayez affaire à une folle, inspecteur.

Le flic fit craquer ses doigts couturés. William sourit intérieurement. Le jour où il avait utilisé la machine pour inventer l'inspecteur Linus Cheng, il avait commencé par définir ses traits de caractère puis avait enchaîné par sa description. Ainsi, Cheng avait le physique et la cruauté de Sato, l'exécuteur du film *Black Rain*. Petite fantaisie de son créateur, il avait dix-sept cicatrices sur les jointures.

Chacune correspondait à l'une de ses victimes.

La dix-huitième serait Cassandra Malcombe.

— Ça vous arrive de descendre ? s'enquit le flic.

— Je tiens à ma vie. J'envoie le personnel quand il le faut. La ville est sale et dangereuse.

Il avait insisté sur la dernière phrase, sachant que cela agacerait Cheng. En effet, cet état des lieux renvoya l'inspecteur à sa triste condition et raviva son ressentiment. Sa frustration et sa colère devaient être à leur paroxysme lorsqu'il torturerait Cassandra.

Il fallait que cette salope en bave avant de passer de vie à trépas.

— Hier, vous êtes descendu ?

— Je viens de vous répondre.

Silence.

— La femme qui vous accuse est une de vos lectrices. On a trouvé un exemplaire dédicacé de *Bloody Sea* dans sa chambre.

William n'avait jamais indiqué la présence de son roman sur la scène de crime. La machine avait-elle eu un raté ? Il s'efforça de faire bonne contenance et lâcha :

— Ce n'est pas parce qu'elle m'accuse que je suis coupable, non ? Pour votre gouverne, je suis traduit en vingt-cinq langues. J'ai des millions de lecteurs à travers le monde. Parmi eux, il y a forcément des désaxés, des violeurs, des tueurs. Je ne suis pas responsable de leurs actes.

Le policier fixa les verres fumés des lunettes. Il n'avait pas besoin de voir les yeux de l'écrivain pour savoir qu'il était nerveux.

— Quoi qu'il en soit, vous lui avez dédicacé votre roman hier. Et le message était plutôt explicite.

Il lui tendit une photocopie. William se sentit pâlir. C'était son écriture.

— Ce cadeau tombé du ciel, monsieur Sa, vous pouvez préciser de quoi il s'agit ?

William ne voyait qu'une seule explication à tout ça. Quelqu'un avait eu accès aux feuilles dactylographiées qu'il gardait dans son coffre-fort. Quelqu'un qui savait pour Chungking Mansions.

Ça ne pouvait être que la momie.

Comment avait-elle pu survivre à l'hécatombe programmée par William ?

Il regarda le flic bien en face.

— Je vous le répète, je ne suis pas allé en ville hier. Et je n'ai pas dédicacé ce livre. N'importe qui a pu imiter mon écriture et ma signature.

Sans le vouloir, il venait d'ouvrir une porte. L'inspecteur la poussa et

entra.

— Vous accepterez donc de vous soumettre à une expertise graphologique.

William déglutit. Le personnage qu'il avait créé de toutes pièces était capable de réfléchir et de prendre des initiatives. Il s'efforça de se calmer. Après tout, il n'avait rien à craindre. Il suffisait de taper une nouvelle version de l'histoire pour endormir les soupçons de Cheng. Pour l'heure, il ne devait surtout pas le contrarier.

Ce type était incontrôlable.

— Si ça vous chante. À condition que nous la fassions ici.

— Cassandra Malcombe, ce nom vous dit quelque chose ?

William fit semblant de fouiller dans sa mémoire.

— Jamais entendu parler. Qui c'est ? La suspecte ?

— Et Jack Malcombe ?

— Non plus.

L'écrivain jeta un coup d'œil ostensible sur sa montre.

— Je suis désolé, j'aimerais beaucoup vous aider mais j'ai du travail.

— Votre prochain livre ?

— Absolument. L'écriture est une maîtresse insatiable, elle n'attend pas.

L'inspecteur posa encore quelques questions, auxquelles il répondit avec brio. À la fin de l'entretien, il quitta sa chaise, rassuré. La présence du livre sur la scène de crime le perturbait, mais cela n'influerait pas sur la suite des événements. Après avoir été torturée par Cheng au commissariat – il avait même ajouté une petite scène de viol –, Cassandra serait jugée, condamnée pour le meurtre de Jack et écrouée à la prison de Tianjin, à deux cents kilomètres à l'est de Pékin, là où croupissaient les criminels les plus dangereux du pays.

C'était écrit.

Cheng se leva à son tour, frustré. Il refréna son envie de fracasser le crâne de William Sa à coups de crosse. Si en bas il faisait la loi, ici il était pieds et poings liés. Pour agir, il lui fallait des éléments plus probants.

— Je vous appelle demain. Nous conviendrons d'un rendez-vous pour l'analyse graphologique.

William le reconduisit, s'empressa de lui serrer la main et de refermer la porte. Grâce à Cheng, Cassandra irait en enfer. Mais si par malheur il revenait à la charge, le romancier se passerait de ses services et se servirait de la machine pour l'expédier sur une île déserte sans eau ni nourriture, le faire interner dans un asile ou le crucifier au dernier étage du plus haut building de la ville. Au choix. Rien ni personne ne pouvait contrecarrer ses plans.

Il avait en sa possession l'arme absolue.

Elle.

La machine.

Il l'avait utilisée deux heures plus tôt, pour des travaux domestiques, mais elle lui manquait déjà. Ces derniers jours, elle lui avait permis de se livrer aux expériences les plus excitantes de sa vie. Pour s'amuser, il avait mis Bruce Willis à la présidence des États-Unis et Alain Delon à celle de la France. Il avait

rétabli la peine de mort dans tous les pays où des gouvernements laxistes l'avaient abolie, créé des milices chargées d'éliminer le crime et la délinquance, rayé de la carte les puissances belliqueuses qui menaçaient l'équilibre du monde occidental, comme l'Iran et la Corée du Nord. Pour son plaisir personnel, il avait éradiqué la laideur dans les rangs de la gent féminine. Partout où il se rendait pour dédicacer ses romans et donner des conférences sur les littératures de l'imaginaire, il ne croisait que des femmes sublimes, avec lesquelles il était susceptible de coucher. Le plus fun avait été de faire disparaître la tour Eiffel. Une simple phrase et puis s'en va ! Lorsqu'il avait voulu l'installer à Hong Kong, à la place de la Bank of China Tower, dans le district Central and Western, il avait échoué, et pour cause : maintenant qu'elle n'existait plus, la machine ignorait tout d'elle, de son apparence à son nom. La bonne méthode eût été de d'abord cloner la tour Eiffel ici, à Hong Kong, puis de faire disparaître l'originale.

Désormais, cette bonne vieille dame de fer n'était plus qu'un souvenir dans l'esprit de William.

Ce qui était fait, était fait, et irréversible.

Cette certitude l'angoissa. Si l'inspecteur Cheng s'obstinait à le harceler et s'il ne pouvait pas l'en empêcher, que se passerait-il ? Il essaya de ne pas s'inquiéter. Bientôt, comme il l'avait prévu, le flic se laisserait accaparer par le cas Cassandra Malcombe et il l'oublierait, lui.

Il grimpa à l'étage et se précipita dans son bureau. Il ouvrit le coffre-fort, sourit en constatant que les feuilles dactylographiées étaient toujours là. Personne n'y avait touché. Après avoir sorti la machine, il effleura le clavier avec un sourire. Un frisson délicieux le parcourut de la tête aux pieds.

— Si seulement tu pouvais parler, mon amie.

Il commença à taper. Augmenter le sadisme et la cruauté de Cheng, changer son physique pour le rendre encore plus répugnant. Donner le plein pouvoir à la police afin qu'il puisse expérimenter de nouvelles techniques de torture sur Cassandra. Tuer la vieille vendeuse, la seule personne qui était au courant pour la machine, en lui faisant avaler des pièces jusqu'à ce qu'elle en dégueule en cascade, à l'instar d'une machine à sous.

Il tira la feuille du chariot et en engagea une autre, prêt à continuer, mais une voix l'arracha à ses occupations.

— Chéri ?

Il sourit. Elle le réclamait. Même s'il avait écrit ce qui allait arriver maintenant, même si les dés étaient pipés, il ressentait une exaltation à nulle autre pareille. Contrôler les gens et les événements faisait de lui le maître du monde. Un jour, peut-être, il en aurait marre d'elle, mais pour l'instant…

Quand il entra dans la chambre à coucher, une vision de rêve le figea sur place. Allongée sur le lit, enveloppée dans les draps de soie, elle l'attendait. La lueur dans ses yeux l'enflamma tout entier et il se déshabilla. Nu, il croisa son reflet dans la glace. La desquamation s'était étendue sur tout le corps. Il pensa à un cobra royal en train de changer de peau. La comparaison lui plut. Cette

métamorphose – car dans son esprit il s'agissait bien de ça, une métamorphose qui ferait de lui un homme plus beau et plus fort – aurait dû inspirer du dégoût à la jeune femme. Or, elle le considérait avec désir. Normal, il avait décidé qu'il en serait ainsi chaque fois qu'il la rejoindrait pour lui faire l'amour. Mei Lee, la petite Philippine qu'il avait aperçue dans ce couloir de Chungking Mansions, n'était plus. Elle était devenue une autre, celle dont il rêvait. Hier encore, technicienne de surface dans une banque de Central, elle était entourée de cols blancs qui lui mettaient la main au panier chaque fois qu'elle se baissait pour astiquer une plinthe ou brancher la prise de l'aspirateur. Aujourd'hui, elle vivait dans une villa de luxe, elle ne manquait de rien et passait ses journées à se faire belle pour son homme, dont la laideur s'accentuait de jour en jour. Une princesse s'offrant à un lézard. Cette image amusa William. Excité, il se glissa sous les draps et posa les mains sur son corps nu, éprouvant le satiné de sa peau. Elle lui susurra des mots doux à l'oreille, les mots qu'il voulait entendre, ceux qu'il avait écrits quelques heures auparavant.

— Viens, dit-elle.

Elle écarta les cuisses. Doté d'un sexe démesuré – un cadeau de la machine –, William la pénétra. Derrière, la fenêtre donnait sur un ciel gris, sombre. Pendant l'acte, il se dit qu'il l'éclaircirait la prochaine fois qu'ils feraient l'amour. Il avait entrepris la reconstruction de cette ville et du monde dans le seul et unique but de satisfaire tous ses désirs, des plus nobles aux plus vils. Le jour viendrait où tout serait parfait, comme dans un rêve.

Son rêve.

Il était trop concentré sur son plaisir pour entendre ce que Mei murmura :

— J'aimais bien quand tu avais ton bandage et tes lunettes, tout à l'heure.

Dans le jardin, Cheng grimaça en ôtant les bouts de peau sur sa paume.

Il regrettait d'avoir serré la main de William Sa. L'écrivain pelait à mort, c'était dégoûtant. Son portable sonna. Il s'interrompit à contrecœur et répondit. Un collègue lui apprit qu'il n'y avait aucune explication sur la manière dont Jack Malcombe avait été « fixé » au plafond de la chambre de Chungking Mansions. Pas de colle, pas de vis ni de clous. Mystère total. Quelque part, Cheng aimait les mystères car ils justifiaient l'emploi des grands moyens pour découvrir la vérité. Rien de tel qu'un passage à tabac pour obtenir des aveux. Il allait pouvoir torturer la femme comme il le souhaitait, à son rythme, sans être inquiété par la hiérarchie.

De quoi le motiver pour faire des heures supplémentaires.

Il se dirigeait vers la grille, étonné de ne pas tomber sur les dobermans, lorsque des bruits de succion lui parvinrent, en provenance du fond du jardin. Il revint sur ses pas, contourna la sculpture de l'écrivain et s'immobilisa. Face à lui, un troupeau de chiens formait un cercle. Ils se partageaient des ossements humains. Ils léchaient des fémurs, des côtes, des cubitus. Quand l'un d'eux leva la tête, les yeux fous et la gueule écumante, le Hongkongais rebroussa chemin

avant que la meute ne le voie. Il avait eu raison de se fier à son instinct. Le romancier allait devoir expliquer la présence de ces restes dans son jardin.

Un excellent prétexte pour l'arrêter et l'emmener en bas.

Là où il n'aurait plus aucun pouvoir.

Avec des gestes exercés, l'inspecteur sortit le pistolet semi-automatique QSZ-92 de l'étui à sa ceinture, le tint fermement et fit le tour de la villa, à la recherche d'une entrée. Une porte-fenêtre donnait sur le séjour. D'un coup de coude, il cassa un carreau, glissa la main à l'intérieur et tira le verrou. L'arme pointée droit devant lui, il s'avança dans la pièce. Des bruits de vaisselle à sa droite. Il se planta sur le seuil de la cuisine. De dos, vêtue d'une robe de chambre en soie ornée de calligraphies, une femme remplissait une casserole d'eau en fredonnant une chanson de Barbie Hsu. Alors qu'elle se retournait pour la déposer sur une plaque électrique de la cuisinière, elle l'aperçut. Terrifiée, Mei lâcha la casserole qui tomba à ses pieds. À cet instant, William se redressa. Le policier ne l'avait pas vu car il se trouvait derrière le plan de travail. Il s'était baissé pour ramasser un couteau à pain.

L'amusement remplaça la stupeur sur le visage de William. Le policier était tel qu'il l'avait décrit lors de son dernier pianotage. Une profonde balafre sur chaque joue, l'œil gauche crevé, des tatouages interdits aux mineurs sur le cou, les avant-bras et les mains.

— Pose ce couteau. Sinon, je te troue le buffet.

Avec des gestes lents, l'écrivain s'exécuta.

— Maintenant, tu me suis, je t'emmène en bas.

William s'affola. Ce n'était pas prévu au programme.

— Mais…

L'autre le coupa avec un sourire pervers :

— Tu verras, c'est très différent d'ici, l'endroit où je travaille.

William connaissait suffisamment Cheng, sa création, pour savoir que sa folie était sans limites. S'il partait avec lui, il n'avait aucune chance d'en réchapper. Cédant à la nervosité, il se gratta le front jusqu'au sang, arrachant une pellicule de peau qui tomba sur le carrelage.

Il tenta le tout pour le tout.

— Je ne peux pas y aller comme ça. Il faut que je me change.

Sans attendre l'autorisation, il se dirigea vers l'escalier qui menait à l'étage. Le flic le rattrapa et le retint par le poignet.

— Ce n'est pas la peine, décréta Cheng en affrontant le regard du serpent.

8

La salle d’interrogatoire du commissariat de Kowloon empestait le poisson frit et le riz cantonais.

Menotté sur une chaise branlante, agressé par les odeurs et le bruit, William s’efforçait de répondre aux questions de Cheng. À travers la fenêtre en verre dépoli, il apercevait les ombres des piétons qui allaient et venaient sur Salisbury Road. Le jour déclinait, diffusant une lumière crépusculaire dans la pièce. Il avait beau chercher, il ne trouvait aucune explication à ce qui était en train de se produire. Dans son scénario, il n’avait jamais écrit cette séquence ni ces dialogues. De plus, une énigme le lancinait. Dès que les dobermans avaient fini de dévorer les agents de sécurité, il avait pensé à effacer leurs restes avec la machine. Comment expliquer la présence de ces squelettes dans le jardin de la villa ? La momie était-elle responsable ? Elle lui pourrissait la vie, dans le seul et unique but de le détruire. Pour quelle raison ?

Si seulement son amie était là. La machine.

Il se tirerait de ce pétrin en un clin d’œil.

Cheng finit son plat et, le menton huilé, alluma une cigarette.

— T’as eu beaucoup de chance dans ta vie, Willy. Tu permets que je t’appelle Willy ? D’abord, tu gagnes au loto, aux courses, tu te remplis les poches en jouant à la Bourse. Ensuite, tu publies un premier livre qui devient un succès mondial.

Il tira une bouffée de la clope puis, sans prévenir, l’écrasa sur l’avant-bras de l’écrivain qui hurla. Un cri qui dut s’entendre dans tout le commissariat.

— Le pouvoir, voilà ce qui me fait tenir dans ce trou à rats. J’ai une surprise pour toi.

Il se dirigea vers une porte qu’il ouvrit brusquement. Cassandra roula sur le sol, nue, le visage tuméfié. À demi consciente.

— Malgré ce qu’elle a subi, et crois-moi elle en a bavé, cette garce s’obstine à nier les faits. Je suis tenté de la croire.

Cheng revint vers le romancier d’une démarche menaçante.

— Mais toi, mon salaud, je te garantis que tu vas cracher le morceau. D’abord, qui sont les macchabées enterrés dans ton jardin ?

William se tordait de douleur. Il parla avec peine, l’écume aux lèvres.

— Je n’en sais rien. Ils étaient sûrement là avant que j’achète la villa.

Cheng sourit. Il sortit une autre cigarette du paquet et l’alluma avec un Zippo sur lequel ses initiales étaient gravées. William n’avait jamais créé ce

briquet.

— T'étais où, hier soir ?

— Chez moi, avec ma compagne, la jeune femme que vous avez…

— Je sais qui c'est.

— On a visionné un DVD. Un film d'horreur. Après, nous sommes montés nous coucher. Il était minuit, je crois. Demandez-lui, bon sang !

— Je me ferai un plaisir de l'interroger personnellement, si tu vois ce que je veux dire.

William fixa la cigarette avec effroi. Cheng semblait avoir renoncé au petit jeu qui consistait à lui brûler les chairs.

Pour l'instant.

Blottie dans un coin, Cassandra gémissait comme une bête blessée. Dans d'autres circonstances, William s'en serait délecté. Pour l'avoir écrit noir sur blanc, il savait ce que le policier lui avait fait subir. Un viol puis une séance de torture. Il savait aussi que plus il clamerait son innocence, plus Cheng s'acharnerait à prouver sa culpabilité. Il l'avait défini ainsi. Un être au-dessus de la loi, sans compassion, dominé par ses pulsions sadiques. William n'avait pas trente-six solutions. Son salut passait par la machine. Il devait la retrouver.

Il se composa un visage défait.

L'expression du coupable sur le point d'avouer.

— Très bien. C'est moi. Je les ai tous tués.

Tenant la clope entre le pouce et l'index, le flic se rapprocha.

— Tu veux bien répéter ?

L'écrivain prit son temps avant de lâcher :

— J'ai buté Jack Malcombe, je l'ai collé au plafond. J'ai également supprimé les gardiens de ma villa.

— On y arrive.

— Il y en a d'autres.

Cheng le dévisagea d'un air surpris.

— Comment ça ?

— Des hommes, des femmes. Je les ai enterrés dans la propriété. Ramenez-moi là-bas et je vous montrerai où ils sont.

Il faisait presque nuit lorsque les deux voitures de la police chinoise s'arrêtèrent devant la villa. Cheng, William et un flic en civil sortirent du véhicule de tête. Trois agents en uniforme descendirent de l'autre. Un poids lourd Freightliner stationnait sur le bas-côté. William déverrouilla la grille, entra et chercha les chiens du regard, en vain.

Il se tourna vers l'inspecteur qui le talonnait.

— Où sont-ils ? Où sont mes chiens ?

Cheng désigna le camion sur l'accotement. Il suffisait de tendre l'oreille pour entendre les aboiements étouffés des dobermans enfermés dans le semi-remorque.

— L'unité cynophile s'occupe d'eux. Ne t'inquiète pas, ils sont entre de bonnes mains.

Il se tut avant d'ajouter, avec une pointe de provocation :

— Les restaurateurs avec qui je travaille sont des gens *clean*.

William voulut le traiter d'ordure mais l'insulte ne franchit pas ses lèvres. Si près du but, il n'allait pas tout gâcher.

— Si tu nous indiquais plutôt l'emplacement des tombes, s'impatienta Cheng.

L'écrivain eut l'expression de celui qui a une envie pressante.

— Pas avant d'être allé aux toilettes.

L'inspecteur le jaugea d'un regard perçant.

— Guo ? lança-t-il au policier en civil. Accompagne-le.

William s'étonna qu'il ne l'escorte pas en personne. Depuis son arrestation, les choses allaient de mal en pis. Pour une fois, il entrevoyait la lumière au bout du tunnel. Les deux hommes marchèrent vers l'entrée de la maison. Le mardi soir, Mei prenait un cours de danse dans le quartier de Western. Il n'y avait personne. L'écrivain n'aurait pas de meilleure occasion. À peine eurent-ils traversé le vestibule qu'il se saisit d'une statuette en ivoire posée sur un guéridon et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne du Chinois, qui s'affaissa sans un cri. Le sang gicla du cuir chevelu, aspergeant ses Converse. Sourcils froncés, William observa la statuette ensanglantée : elle ne lui appartenait pas, il ne l'avait jamais vue. Paniqué, il monta l'escalier quatre à quatre, se précipita dans son bureau et ferma la porte à clé. Il ne disposait que de quelques minutes. En sueur, le cœur sur le point d'exploser, il se dépêcha d'écarter le classeur du mur, s'agenouilla et tapa son code sur le pavé numérique du coffre-fort.

Des éclats de voix retentirent au rez-de-chaussée.

Les flics. Ils avaient déjà trouvé le corps inanimé de leur collègue.

Ils seraient là d'un instant à l'autre.

— Vite, vite.

Le coffre s'ouvrit. William ne put retenir un cri. À l'intérieur, quelqu'un avait entouré la machine d'un ruban blanc, lui avait mis un chapeau et passé des lunettes de soleil.

La momie.

William manqua défaillir. Ce n'était pas possible.

Avec des gestes pressés, il enleva le ruban, s'empara de la machine à écrire, la mit sur ses cuisses et prit une feuille vierge au fond du coffre. Tandis qu'il l'engageait dans le chariot, on enfonça la porte qui s'ouvrit. Il commençait à taper quand Cheng se rua sur lui et abattit la crosse de son arme sur sa tempe.

Les ténèbres l'avalèrent tout entier.

9

Le choc du métal contre les gencives.

Les dents brisées.

Le goût du sang dans la bouche.

À peine eut-il levé la tête que le coin de la machine heurta sa mâchoire de plein fouet. Sonné, il tomba de la chaise et roula sur le sol. Après avoir craché du sang et une molaire, il voulut se redresser, en vain. Il ne sentait plus sa jambe droite. L'index et l'annulaire de sa main gauche étaient aux abonnés absents.

— Arrêtez, je vous… en prie, balbutia-t-il. Je peux vous…

— Rien à foutre de ton argent, l'interrompit Cheng.

— Je ne parle pas… d'argent. Je parle de pouvoir.

Au prix d'un effort surhumain, il tourna la tête vers son tortionnaire.

— Le genre de pouvoir qui ferait de vous l'homme le plus puissant du monde.

Cheng ricana. L'attitude de l'Occidental le déconcertait.

— Regarde un peu autour de toi. T'es en enfer, et pas près d'en sortir.

William n'était plus dans la salle d'interrogatoire du commissariat mais dans une cellule insalubre, éclairée par une ampoule suspendue au plafond. Plusieurs paires d'yeux brasillaient dans l'ombre. Des rats. Ils attendaient que le bourreau ait accompli son œuvre pour sortir de leur cachette et se repaître du cadavre de l'écrivain. L'ironie de la situation n'échappa pas à ce dernier. À moins d'avoir une idée de génie, digne de ses romans, il allait mourir ici, dans ce lieu qu'il avait créé et réservé à Cassandra.

Face à lui, Cheng sifflotait en balançant la machine à écrire d'avant en arrière, à la façon d'un bélier. Nouveau coup, porté à la tête cette fois. Une douleur térébrante. Il sentit son cerveau bouger. Sa vue se brouilla.

Une folie meurtrière s'était emparée du flic.

— Tu vas m'expliquer ça.

Après avoir posé la machine, Cheng saisit des feuilles dactylographiées sur une table et les lança en l'air. Elles volèrent dans le cachot.

— On les a trouvées dans le coffre, avec la machine. Les trucs que t'as écrits, la plupart se sont produits, ici, à Hong Kong. Tu parles de cet accident de la circulation dans le quartier de Kowloon, du gardien de Chungking Mansions qui s'est brisé la nuque en faisant une mauvaise chute dans l'escalier, de Cassandra Malcombe et de son mari pendu par les pieds…

Il s'empara des pages qui restaient et frappa l'écrivain avec.

— Tu donnes des détails et des horaires précis. Par exemple, l'heure à laquelle Malcombe a été tué. Le légiste nous a donné exactement la même. À moins d'avoir eu accès au dossier de la criminelle, tu ne pouvais pas être au parfum. À ton avis, qui est le mieux placé pour connaître l'heure du meurtre avant tout le monde ? L'assassin en personne. J'en déduis que Miss Malcombe et toi vous êtes complices. T'accouches ou je passe la vitesse supérieure ?

William ne l'écoutait plus. Tout son être aspirait à communier avec la machine. Le policier l'observa s'épuiser avec un sadisme évident, éloigna l'engin du pied alors qu'il l'atteignait enfin. À bout de forces, l'écrivain se cramponna aux barreaux de la cellule et, avec l'énergie du désespoir, tenta de se remettre debout, sans succès.

— T'as supprimé un de mes gars pour accéder à cette putain de machine, reprit le flic. Pourquoi ?

Il s'accroupit devant sa victime qui respirait avec difficulté.

— C'est quoi, le truc avec elle ?

Silence de William.

— Tu t'obstines à me prendre pour un con. OK.

Cheng s'empara de la machine et la balança contre un mur. Rien, pas même une éraflure. Hors de lui, il recommença, sans résultat. Les yeux injectés de sang, il la leva au-dessus de sa tête, décidé à l'abattre sur le romancier et à en finir avec lui une bonne fois pour toutes. Son iPhone vibra à sa ceinture. D'un coup d'œil, il identifia le numéro du chef de la Crim' sur l'écran. Il abaissa la machine.

— Je vais devoir te laisser, Willy, déplora-t-il. J'espère pour toi que tu seras dans de meilleures dispositions à mon retour, sinon…

Sur les nerfs, il gagna le lavabo encastré dans le mur, se lava les mains et les essuya avec un mouchoir en papier. Afin d'être présentable, il enfila son blazer croisé et l'ajusta. Puis il sortit de la geôle avec la machine sous le bras. Dès qu'il eut refermé la porte à clé, il la déposa ostensiblement sur le sol. Comme il s'y attendait, l'autre passa un bras à travers les barreaux pour l'attraper. Ça se jouait à peu de choses. Un ou deux centimètres. Le romancier pleura de ne pouvoir l'atteindre. Ce spectacle réjouit Cheng. Après avoir haussé les épaules d'un air méprisant, il disparut dans le couloir.

Une grille grinça, puis ce fut le silence.

Resté seul, William reporta son attention sur la machine. À peine éclairée par l'ampoule du plafond, elle semblait le narguer. Dans un regain d'espoir, il tenta encore de la toucher, en pure perte. Il injuria Cheng et renonça, vidé. Il fermait les yeux, sur le point de s'abandonner au sommeil, lorsqu'un rat vint le mordre à la jambe. La souffrance lui parut dérisoire en comparaison de celles qu'il avait subies jusqu'ici. Avec des mouvements saccadés, il expédia le rongeur au fond de la pièce. Des ombres se mirent à danser autour de lui. Des chuchotements lugubres résonnèrent. Il plaqua ses mains sur ses oreilles pour ne pas les entendre. Mais plus il appuyait, plus le son augmentait dans sa tête, jusqu'à lui vriller le crâne. À travers le voile de ses larmes, il vit une forme se

détacher du plafond et s'étendre sur le sol et les murs, absorbant les autres fantômes.

L'ombre de la machine.

On aurait dit une mante religieuse géante.

Terrifié, il hurla :

— Assez !

Aussitôt, les spectres se retirèrent et le brouhaha cessa.

Un bruit familier prit le relais. Le crépitement d'une machine à écrire. Surpris, il tourna la tête vers elle. Les touches s'enfonçaient toutes seules, comme si des mains invisibles pianotaient sur le clavier. Avec une série de cliquetis, le chariot revint à sa place et la feuille monta de plusieurs centimètres.

La machine avait tapé la question qu'il avait posée dans le taudis de Chungking Mansions :

Qui es-tu ?

La valse des touches reprit et il put enfin lire la réponse :

Je suis ce que tu fais de moi.

Tandis qu'il fronçait les sourcils, dépassé, elle ajouta :

Tu aurais pu faire le bien.

L'interrogatoire musclé de Cheng l'avait considérablement affaibli. Il perdait beaucoup de sang. Son corps n'était plus qu'une plaie. Seule la machine pouvait le sauver. S'il ne réagissait pas, il serait mort dans dix minutes, peut-être moins.

L'instinct de conservation lui insuffla de nouvelles forces.

Faisant abstraction de l'épuisement et de son corps détruit, il tendit la main vers elle. À chaque tentative, il gagnait du terrain. Quand l'extrémité de son index effleura la carcasse métallique, il eut un sourire qui ressemblait à une grimace. Deux doigts valides finirent par atteindre le clavier et se refermèrent sur les tiges du bas. Il employa ce qui lui restait d'énergie à rapprocher la machine des barreaux. Incapable de s'asseoir, il s'étendit sur le flanc et l'implora du regard.

— Guéris-moi, murmura-t-il.

Il commença à taper, s'arrêta pour chercher le G. Il avait oublié que cette foutue lettre n'existait pas. Il repensa à ce que la vieille marchande lui avait dit. Il est toujours possible de remplacer un mot par un autre.

— Soigne-moi, laissa-t-il tomber.

Lentement, il tapa en lettres majuscules :

S O I

Son index stoppa au-dessus de l'emplacement réservé au G. De nouveau,

il était dans une impasse. Furieux, il brandit le poing pour frapper la machine. Elle se remit en marche avant qu'il pût le faire. Plusieurs phrases s'inscrivirent sur la feuille, avec la rapidité de l'éclair. Éjectée du rouleau, elle vola et atterrit devant lui. Un bruit de pas en provenance du couloir l'empêcha de lire. Inquiet du retour de l'inspecteur, il fouilla l'obscurité du regard, sursauta en entendant quelque chose rouler sur le sol. Semblable à une pièce de monnaie, l'objet apparut à la lueur de l'ampoule, finit sa course contre un barreau et tourna comme une toupie avant de s'immobiliser.

Le cœur de William tambourina contre sa poitrine.

C'était la lettre G.

Gravée sur une touche identique à celles du clavier de la machine.

Une silhouette s'approchait. William plissa les yeux, ne discerna qu'une ombre.

— Lis ce que la machine vient d'écrire, lança une voix masculine.

Il s'exécuta mais, incapable de se concentrer, ne parvint qu'à lire une phrase :

> *Semblable à une pièce de monnaie, l'objet apparaît à la lueur de l'ampoule, finit sa course contre un barreau et tourne comme une toupie avant de s'immobiliser.*

Les larmes brillèrent dans ses yeux.

— Tu ne peux pas guérir, poursuivit la voix. Une fois qu'on a emprunté cette direction, pas de retour possible. Sans le savoir, nous fixons les règles du jeu. La machine se base sur nos actes. Si nous choisissons d'être mauvais, elle nous enlaidit, elle nous transforme à l'image du mal que nous faisons.

La momie surgit des ténèbres et vint se planter devant la cellule.

— Elle nous consume.

— Vous êtes… mort, parvint à articuler l'écrivain. Je vous ai… tué.

— Mort dans l'histoire, oui. Pas dans la réalité.

— Qui… êtes-vous ?

L'homme ôta son feutre, faisant voler des papillons de peau. Son visage apparut au fur et à mesure qu'il déroulait le bandage maculé de pus. Il souffrait le martyre mais l'idée de se dévoiler enfin lui fit oublier la douleur. Il avait tellement pelé que son nez, ses joues et son menton étaient à vif. William assista au spectacle avec un mélange de stupeur et d'épouvante.

— Ça y est, tu me remets ? demanda la momie.

William identifia la voix. Même si le visage était ravagé, il reconnut les yeux.

— C'est… toi ?

Jack Malcombe partit d'un rire sinistre, content de sa prestation et de la réaction de l'écrivain.

— En personne.

William secoua la tête et ferma les yeux, comme s'il voulait chasser les restes d'un cauchemar. Quand il les rouvrit, l'autre était toujours là, sourire aux lèvres.

— Je t'ai… éventré.

— Non. Le type pendu par les pieds à Chungking Mansions, ce n'était pas moi.

Il se ravisa :

— Enfin, pas vraiment moi.

— Ne te fous pas de moi, j'ai…

— Oui, je sais, tu as écrit cette scène, l'interrompit Malcombe. Tout ce que nous tapons sur cette machine se réalise, c'est un fait.

— Les flics ont… retrouvé ton putain de cadavre dans cette chambre.

William se tut pour cracher du sang. Tout en l'observant avec indifférence, Jack tira un paquet de cigarettes d'une poche de son manteau, en prit une et l'alluma.

— L'histoire a commencé il y a trois mois, ici même, à Hong Kong, après la sortie de *Bloody Sea*, raconta-t-il. Un soir, je me suis disputé avec Cassie et j'ai quitté la villa.

« Cassie », le petit surnom de Cassandra.

— À moitié ivre, j'ai erré dans la ville avant d'atterrir à Stanley Village. Avec le recul, une force irrésistible m'a guidé là-bas. Je suis passé devant le garage, j'ai vu la machine et la marchande qui lisait le *I Ching*. Ça te rappelle quelque chose ?

Glacé d'horreur, William devina la suite.

— En utilisant la machine, j'ai découvert son pouvoir. Elle suivait mes directives, sans restriction. Rendre Cassie encore plus amoureuse, vendre plus de livres, faire en sorte qu'un studio hollywoodien acquière les droits de *Bloody Sea*, donner le cancer à un confrère qui avait plus de succès que moi, provoquer un accident de la route pour me débarrasser de mon ex-femme, j'en passe et des meilleures. J'ai tout vécu, tout eu dans cette vie de rêve.

Malcombe désigna son visage qui partait en lambeaux.

— Les conséquences, tu les connais, frère de douleur. Il y a un prix à payer. J'ai cessé de me servir de la machine le jour où j'ai compris. Plus on fait appel à elle pour accomplir des horreurs, plus on se dégrade, jusqu'à la maladie et la mort. D'après les médecins, je ne suis pas au top. Si je pianote encore une fois sur ce maudit clavier, j'y passe pour de bon.

William déglutit. Obnubilé par sa propre réussite et la satisfaction de ses désirs, il n'avait pas su s'arrêter à temps.

— La transformation est irréversible. Dès que mon corps a commencé à changer, j'ai compris que Cassandra ne voudrait plus de moi. Pour toute chose, elle reste à la surface, elle est superficielle et obsédée par l'apparence. Elle ne m'aimait pas pour ce que je suis mais pour mon physique et le plaisir qu'elle en retirait. Un jour, elle m'a fichu dehors. Avec la machine, j'aurais pu la rendre amoureuse du monstre que je suis devenu, comme tu l'as fait avec Mei Lee. Mais je tenais trop à cette femme pour jouer la comédie. Je n'avais plus qu'une idée en tête, me venger. J'ai créé un clone, pour me remplacer. Aux yeux du monde, ce clone était Jack Malcombe.

— Alors c'est lui qu'on a retrouvé la tête en bas à Chungking Mansions, enchaîna William.

Jack saisit une chaise, la retourna et s'assit à califourchon, face à la cellule. Il souffla une bouffée de tabac avant de continuer :

— Exact. L'éditrice et le clone. Bonheur factice pour couple factice. Je me suis bien amusé. Dès que je me suis lassé d'eux, j'ai décidé de les détruire.

William accueillit cette remarque avec un froncement de sourcils.

— Hé non, tu n'es pas à l'origine de ce qui leur est arrivé, continua l'autre. Toi, tu faisais juste partie de l'histoire. Tu es devenu un personnage, le temps de quelques pages. Tu croyais que je n'avais aucune imagination. À présent, tu ne pourras pas nier que j'ai un certain talent.

Il rapprocha la chaise dont les pieds raclèrent le sol.

— Flash-back, comme on dit à la télé et au cinéma. Cassie avait manœuvré pour s'approprier ton manuscrit, j'allais avoir encore plus de succès, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais toi, pauvre cœur brisé, t'as choisi ce moment pour ramener ta fraise. Tes appels à la maison d'édition et à notre domicile parisien m'ont mis la puce à l'oreille. Tu finirais par nous poser des problèmes. Quand j'ai trouvé la machine, j'ai pu prendre les devants.

— Tu… Tu t'es servi d'elle pour m'attirer à Hong Kong.

— Tu es entré dans l'histoire à partir de là, en effet. Tout ce que tu as vécu depuis ton arrivée était planifié. Ta venue à la villa, la découverte de la machine, rien n'était laissé au hasard. Lorsque tu as brisé le crâne de ce policier pour fuir, tu n'as pas trouvé ça trop facile ? Cette statuette à portée de main, c'était téléphoné, non ? Tu agissais vraiment, certes, mais comme agit un personnage de roman, au gré de l'auteur.

Malcombe se baissa pour ramasser la lettre G.

— J'avais tout calculé, jusqu'à la dernière seconde. Jusqu'à ce que tu aies besoin de cette lettre. L'histoire s'est déroulée sans anicroche, de A à Z, si je puis m'exprimer ainsi.

William eut un flash. La momie en train de lui dire qu'elle était le maître du jeu, dans cette ruelle du quartier de Central. Depuis le début, il était une marionnette dont Jack tirait les fils. Il voulut pousser un hurlement de rage mais n'en eut pas la force.

Malcombe décida de lui donner le coup de grâce.

— Je me suis rendu à la villa pendant ton absence – que j'avais programmée. Mei Lee s'est montrée à la hauteur. Un sacré coup, cette fille, tu as dû t'éclater. Tu avais baisé Cassandra, je me suis dit que c'était de bonne guerre.

William haletait, hors de lui.

— Assez parlé du passé. Évoquons le futur.

Jack écarta un pan de son manteau, sortit des feuilles pliées en deux de la poche intérieure et les lui montra.

— La fin de l'histoire se trouve dans ces pages. Je les ai tapées le matin où

j'ai renoncé à la machine. Ça n'a pas été facile de tirer un trait sur elle. J'ai bien cherché à m'en débarrasser une dizaine de fois. Je l'ai brûlée, balancée à la flotte, je l'ai plongée dans un bain d'acide, placée sur la voie ferrée au passage du train Hong Kong-Pékin, je l'ai même expédiée au fin fond de la forêt amazonienne. Chaque matin, au réveil, elle était là, près de moi. On ne peut pas se séparer d'elle ni la détruire. Elle décide de tout, y compris du moment où elle nous quitte pour un autre partenaire. D'ici là, nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire.

Il sourit.

— Bref, une mort atroce t'attend. Je ne te dirai pas laquelle, suspense oblige.

Par terre, William agonisait.

— Et… Cassandra ?

— Il va lui arriver ce que tu as prévu pour elle, enfin, ce que *nous* avons prévu. J'ai juste précisé qu'elle vieillirait dans son cachot et qu'elle y serait violée par son geôlier deux fois par jour. Je ne veux pas qu'elle meure trop vite, ce serait frustrant. Il faut que cette chienne en bave.

Jack soupira.

— Quant à moi, je suis mort dans ce monde. Par conséquent, je ne peux plus être Jack Malcombe ni occuper la villa de Victoria Peak. Alors je me suis inventé une autre vie, une autre identité, ailleurs. Bientôt, je m'appellerai Paul Jeffrey Stone, j'habiterai un chalet dans le Maine. Là-bas, j'écrirai des thrillers et des romans fantastiques. Mais pour que tout cela soit effectif, il faut que je me trouve un remplaçant. Quelqu'un qui convienne à la machine.

William avait craché tellement de sang qu'une flaque s'était formée autour de lui. Il tenta de se redresser, glissa sur la nappe visqueuse et s'étala. Lorsque son nez se fracassa sur le béton, il poussa un cri déchirant. La figure couverte de sang et de poussière, il ouvrit la bouche pour parler mais aucun son n'en sortit.

— Il est temps de se dire adieu, mon ami, conclut Malcombe en marchant dans le couloir.

Il s'arrêta puis revint sur ses pas.

— J'allais oublier.

Il poussa la machine vers William.

— Elle n'a jamais été rien d'autre qu'une simple machine à écrire. Il n'en existe qu'une seule capable de contrôler les choses et les gens, et c'est moi qui la possède.

À peine eut-il tourné les talons que des yeux rougeoyèrent dans la pénombre de la cellule. Les rats apparurent dans le halo de l'ampoule et s'avancèrent vers le prisonnier. Leurs queues fouettèrent l'air vicié. Leurs poils sales, maculés de boue et d'excréments, se hérissèrent.

Ils jaugèrent leur proie, qui s'acharnait sur les touches d'un gros objet bruyant.

Comprenant qu'elle ne représentait plus aucun danger, ils fondirent sur elle.

10

En passant devant le garage de Stanley Village, Sharon stoppa net, hypnotisée par la vieille machine à écrire qui trônait sur un scriban.

À peine éclairée par le soleil, elle n'aurait suscité aucun intérêt chez un autre enfant. Là où Sharon habitait, à Hartford, dans le Connecticut, lire et écrire occupaient tout son temps libre. À dix ans, elle avait la plume facile. Elle rédigeait des poèmes et des nouvelles, mais par-dessus tout elle préférait tenir son journal au quotidien. Elle couchait ses joies, ses peines, ses espoirs et ses rêves sur le papier. Elle racontait ce qui se passait à l'école, elle parlait de ses copines. Elle s'adressait à ses parents, elle leur disait ce qu'elle avait sur le cœur. Des choses parfois terribles, qui les blesseraient, voire qui leur feraient peur. Combien de fois avait-elle souhaité leur mort après avoir été punie pour une mauvaise note ? Combien de fois avait-elle fermé les yeux et espéré que maman chute dans l'escalier ? Comme tous les gosses de son âge, elle les aimait et les haïssait à la fois. En ce moment, elle en voulait surtout à papa. Il espérait qu'après ses études, elle reprendrait sa compagnie d'assurances, à Greater Hartford.

Hors de question. Personne ne l'empêcherait de réaliser son rêve.

Quand elle serait grande, elle serait écrivain.

Elle tira sur la manche du blouson de son père et lui montra le garage.

— Je veux y aller.

Bradley Rhodes jeta un œil sur sa montre. Avec sa femme Cecilia, ils avaient prévu de déjeuner dans un restaurant de Stanley Main Road puis de se rendre à Stanley Main Beach. Au programme, baignade et bain de soleil.

— Cinq minutes, alors ?

La gamine approuva avec un sourire et entra en courant. Une fois à l'intérieur, elle s'arrêta, pas rassurée. Il faisait froid et sombre. Transie, elle se frotta les épaules. Partout, des piles de livres. Il y en avait des centaines, qui zigzaguaient entre les objets d'art. Les couvertures lui rappelaient ses pires cauchemars. Des vampires suçaient le sang des femmes, des aliens débarquaient sur la Terre et massacraient les gens à coups de laser, des savants fous se livraient à des expériences sur des cobayes humains, des enfants tentaient d'échapper à des monstres surgis de l'enfer, les yeux écarquillés de terreur.

Partout, la mort.

Le Mal à l'état pur.

Un lieu de ténèbres qui glaçait jusqu'à la moelle.

La machine se trouvait derrière le vieux monsieur assis à une table. Il avait beau porter un chapeau mou et des lunettes noires, Sharon voyait bien qu'il était défiguré. Que lui était-il arrivé ? Un stylo-plume à la main, il écrivait sur la feuille posée devant lui. Des manuscrits s'empilaient sur le sol. Des dizaines d'histoire, qui à l'évidence n'avaient pas été publiées. Elle eut envie de lui demander s'il en était l'auteur mais se ravisa, mal à l'aise. Ses parents la rejoignirent. Le marchand ne les calcula même pas. La vue de son visage ravagé leur arracha une grimace.

— Bonjour, balbutia Bradley en anglais, pour se donner une contenance. Votre boutique est sympa. Ça fait longtemps que vous êtes ici ?

Après avoir remis le bouchon du stylo, l'autre leva les yeux sur le couple.

— Vous n'étiez pas encore né que j'étais déjà là, répondit-il d'un ton fataliste.

Sharon en profita pour s'esquiver et s'approcher de la machine. Un rayon de soleil tombait sur son clavier en forme de bouche. Elle souriait, la fillette l'aurait juré. Une feuille était engagée dans le rouleau, sur laquelle était tapé : « I'm yours. »

Je suis à toi.

La petite caressa la carcasse métallique et lança :

— Maman ! Papa ! Venez voir !

Ils vinrent à sa rencontre, regardèrent ce qu'elle leur montrait du doigt.

— J'aimerais l'avoir, dit-elle en sautillant d'excitation.

— Enfin ma puce, c'est une vieille machine, râla Bradley. En plus, elle doit peser des tonnes.

— Et elle ne rentrera jamais dans la valise, renchérit Cecilia.

Bradley s'accroupit devant sa fille.

— Sois raisonnable, ma chérie. On a prévu de t'offrir un ordinateur portable pour ton anniversaire.

Sharon se blottit contre son père.

— S'il te plaît, papa. J'en ai très envie.

Attendri, Bradley fixa sa femme qui finit par acquiescer. Il soupira en signe de capitulation et pivota vers le marchand. Ce dernier s'était remis à écrire, indifférent à la scène qui se jouait dans ses murs.

— Combien, la machine ? demanda Bradley.

Sans lever la tête, Jack Malcombe sourit et lâcha, d'une voix suffisamment forte pour être entendu :

— Cinquante dollars !

Sa vieille compagne avait enfin choisi son prochain partenaire. Fou de joie, il se retint de pleurer. Lorsqu'il s'était installé dans le garage, il avait prévu d'y rester huit jours. Il pensait trouver son remplaçant durant ce laps de temps. Il s'était trompé. Les semaines s'étaient transformées en mois, les mois en années. Sur sa figure, les rides s'étaient ajoutées aux stigmates laissés par la maladie. Il attendit de se ressaisir pour quitter son fauteuil en cuir et se diriger vers les Rhodes. Il entama la négociation, cette pure formalité avant la liberté.

Tandis que son père et le vieux monsieur convenaient d'un prix, Sharon reporta son attention sur la machine. Avec sa nouvelle amie, elle imaginerait le monde dans lequel elle aimerait vivre. Un monde sans parents, peuplé d'enfants qui feraient tout ce qu'ils voudraient.

Absolument tout.

De retour à la maison, elle jetterait sur le papier les bases de ce nouveau monde.

LAURENT SCALESE & FRANCK THILLIEZ

Laurent Scalese est né à Avignon en 1967. Lecteur assidu d'Agatha Christie, de ConanDoyle et de StephenKing, il développe très tôt un goût prononcé pour l'écriture. C'est en participant à un concours de nouvelles policières qu'il se lance dans la rédaction de son premier polar : *Le samouraï qui pleure*, (Pygmalion, 2000), suivi de *L'Ombre de Janus* et *Des pas sous la cendre*. Son quatrième roman policier, *Le Baiser de Jason* (Belfond, 2005), a reçu le prix Sang d'Encre des lycéens. Paraissent ensuite *Le Sang de lamariée* (Belfond, 2006) suivi de *La Cicatrice du diable* en 2009 chez le même éditeur. Laurent Scalese est par ailleurs membre de la Ligue de l'Imaginaire, un collectif d'auteurs, et scénariste pour la télévision et le cinéma.

Retrouvez toute l'actualité de Laurent Scalese sur :
www.laurent-scalese.com

Né en 1973 à Annecy, **Franck Thilliez**, ingénieur en nouvelles technologies de formation, vit actuellement dans le Pasde- Calais. Il est l'auteur de *Train d'enfer pour Ange rouge* (La Vie du Rail, 2003), *La Chambre des morts* (Le Passage, 2005), *Deuils de miel* (La Vie du Rail, 2006), *La Forêt des ombres* (Le Passage, 2006), *La Mémoire fantôme* (Le Passage, 2007), *L'Anneau de Moebius* (Le Passage, 2008), *Fractures* (Le Passage, 2009) et *Vertige* (Fleuve Noir, 2011). *La Chambre des morts*, adaptée au cinéma en 2007, a reçu le prix des lecteursQuais du Polar et le prix SNCF du polar français. L'ensemble de ses titres, salués par la critique, se sont classés à leur sortie dans la liste des meilleures ventes. Après *Le Syndrome E* (Fleuve Noir, 2010) et *GATACA* (Fleuve Noir, 2011), on retrouve Lucie Henebelle et Franck Sharko dans *Atomka* (Fleuve Noir, 2012).

Retrouvez l'actualité de Franck Thilliez sur :
www.franckthilliez.com et www.auteursdunord.com

ISBN : 978-2-823-80916-9

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo